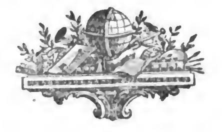
LE COLLEGE
DE DEUX-PONTS
DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS.

TROISIEME PARTIE,

contenant l'histoire de cet Etablissement pendant son séjour fixe à Deuxponts, jusqu'à la révolution françoise.



A DEUX-PONTS,
imprimé chez BAUR & COMPAGNIE, imprimeurs.
1818.

Quis est nostrum liberaliter educatus, cui non educator, cui non magister suus atque doctor, cui non locus ille mutus, ubi ipse altus aut doctus est, cum grata recordatione in mente versetur?

CICERO.

Il y a deux ans que nous donnâmes la seconde partie de l'histoire de notre Gymnase, et nous eûmes la douce satisfaction de la présenter à notre bien aimé Souverain, pendant son court séjour en cette ville, *) en recommandant à ce père de la patrie, qui venait enfin de nous être rendu, un Établissement qui doit son heureuse origine à l'un de ses illustres ayeux, à l'immortel Wolfgang. Cet institut a déjà opéré beaucoup de bien depuis les longues années de son existence, et peut maintenant étendre d'autant plus le cercle de son activité salutaire, que notre auguste Souverain a daigné l'honorer d'une grace dont les effets sont déjà sensibles. **) Si les périodes précédentes ont été de quelqu'intérêt pour les amateurs de l'histoire de la patrie, celle-ci

*) Ces jours furent pour les habitans de Deuxponts des jours de joie douce et bien sentie, telle que celle que ressentent des enfants qui, après une longue et pénible absence, se voyent enfin réunis à leur père. Il parut de suite à cette occasion une brochure, imprimée chez *P. Hallanzy* et intitulée: „Erinnerungen an die Tage der Ankunft und des Auffenthaltes Seiner Majestät, Maximilian Joseph, Königs in Baiern ꝛc. ꝛc. in dem Zweibrücker Kreise."

**) L'Etablissement, d'après la nouvelle organisation, se compose d'un Gymnase, d'un Progymnase et d'une école préparatoire, compte déjà maintenant plus de cent quatre vingt dix élèves, et s'augmentera indubitablement encore, vu que tous les jeunes gens du cercle du Rhin ne peuvent être autorisés à se rendre dans une Université, qu'après avoir fait leurs études préparatoires soit dans l'établissement de Spire, soit dans celui de Deuxponts. Le fonds de l'établissement vient d'être augmenté par un supplément considérable, tiré du fonds commun de dotation pour les écoles du cercle du Rhin, et une certaine somme annuelle a été fixée pour l'amplification de l'appareil, l'augmentation de la bibliothèque, etc. Les soins et les secours généreux du Gouvernement viennent aussi d'accomplir le voeu général à l'égard du local; un des bâtimens les plus beaux et les plus vastes de cette ville a été acheté; tout l'établissement y sera transféré cette année même, ainsi que la bibliothèque, qui se distingue par plusieurs ouvrages rares.

le sera certainement aussi, surtout pour ceux qui ont reçu leur première éducation, puisé leurs premières connaissances, au sein de l'utile établissement qui fait l'objet de notre récit.

III. Periode.

Séjour fixe du Gymnase à Deuxponts, jusqu'à la révolution française et à la prise de possession qui en fut la suite.

1706 — 1793.

Aux différentes tempêtes de la période précédente succéda enfin, pour l'éducation publique, un intervalle paisible et d'assez longue durée, qui ne fut effectivement interrompu qu'en 1793 par la révolution qui avait éclatté en France. Quoique le Gymnase, transféré de nouveau dans cette ville, eut toujours une influence salutaire et marquée sur le bien public il ne s'approchait que très insensiblement du degré de perfection et de développement, où il parvint dans la suite. Sous les Comtes Palatins de la branche de Kléebourg ou de Suède, sous Charles XII. et sous le Duc Gustave Samuel, il ressemblait à une tendre plante, qui manque de substance, d'une culture soigneuse et d'une saison favorable; mais sous les Comtes Palatins de la branche de Birkenfeld, on le vit s'élever comme un arbre vigoureux, produisant des fruits en abondance et les offrant libéralement à qui voulait les cueillir. Ce circonstances nous engagent à diviser cette période; nous dirons cependant d'abord quelques mots d'un projet, conçu vers la fin de la période précédente et au commencement de celle-ci, mais qui ne fut pas exécuté.

CHAPITRE I.

Académie projettée à Deuxponts.

1698 — 1710.

Le Duché de Deuxponts ayant été rendu à ses légitimes Souverains, en vertu de la paix de Ryswick, Charles XII. Roi de Suède en prit possession et le Gouvernement que ce Prince établit s'occupa aussitôt du louable dessein de ranimer l'éducation publique, d'étendre le ressort du Gymnase et d'ériger une Académie pour ces contrées. Les projets antérieurs soumis à la Régence, d'un côté, l'état où se trouvaient alors les Académies voisines, de l'autre, et plus encore le désir de fonder chez les protestans de la rive gauche du Rhin un monument durable au nom Suédois, furent les motifs du nouveau projet d'une Académie.

Le Duc Jean II. avait déjà eu, comme nous l'avons dit dans la première période, le dessein d'attirer de Heidelberg à Hornbach, quelques Professeurs, pour procurer aux jeunes Théologiens, ce qu'ils auraient alors vainement cherché dans cette ancienne demeure des Muses; mais les désastres de la guerre de trente ans ravagèrent peu à près aussi nos contrées et anéantirent les louables projets de ce Prince. Le Duc Fréderic Louis eut le même dessein. Il voulut en 1672 engager quatre Professeurs de l'Académie à venir à Deuxponts, pour rendre ce temple des sciences plus brillant qu'il n'eut jamais été; mais les tems de troubles et de calamités l'empêchèrent également d'atteindre son but.

Le Gouvernement Suédois renouvella ce projet dans des circonstances qui paraissaient bien plus favorables à sa réussite. La rive gauche du Rhin ne

gémissait plus sous les maux de la Guerre, la tranquillité dont elle commençait à jouir lui semblait même assurée pour une longue suite d'années et le Duché de Deuxponts se trouvait soumis à un Monarque en état de le protèger avec énergie et dont le nom seul lui tenait lieu de la plus sûre égide. L'Université de Strasbourg, n'était plus en connexion avec l'Allemagne, l'Académie de Duisbourg, nouvel institut qui ne fesait que les premiers pas dans la carrière et dont la renommée n'était pas encore bien établie, était trop éloignée, et Heidelberg avait été mis par la ligne Electorale de Neubourg sur un pied si incertain pour les protestans, que les Théologiens réformés surtout ne pouvaient y entrevoir rien de favorable pour eux.

L'étendue du Duché ne paraissait mettre aucun obstacle à l'exécution de ce projet, et quoiqu'il ne fut pas très peuplé, sa situation au centre des pays entre le Rhin et la Moselle, où il n'y avait point d'autre Université pour les Protestans, semblait devoir le favoriser. Tout enfin concourait à augmenter l'espoir de voir bientôt naître et se développer dans notre patrie ce qui, dans d'autres pays, commençait déjà à tomber et à perdre sa vigueur; plusieurs Princes voisins encourageaient le Gouvernement Suédois à mettre ce dessein en exécution; on n'était pas du tout embarrassé à l'égard des moyens vu que dans ces tems là les biens ecclésiastiques, dont le Duc Wolfgang avait déjà assigné les revenus aux églises et aux écoles, possédaient la dime de toutes les productions du pays, ainsi que toutes les forêts des couvents supprimés, qui seules auraient suffi à l'entretien d'un établissement considérable. Ajoutez à tout celà que le Gouverneur du pays, le Comte d'Oxenstiern, ainsi que le Chancelier, Baron de Greiffengranz, *) étant amis zèlés des sciences et de tout ce qui peut contribuer à les propager, avaient saisi cet objet avec le plus grand intèrèt. Quel heureux résultat n'avait-on pas lieu de se promettre d'un concours de circonstances aussi favorables!

*) On trouve quelques notices sur ce savant homme d'état dans les commentaires de Crollius de *Cancellariis et Procancellariis Bipontinis* pag. 147 et suivantes.

Le Monarque Suédois agréa déjà en 1698 le plan qui lui fut présenté pour l'érection d'une Académie protestante; il décida en propres termes: qu'elle devait être placée dans le lieu le plus avantageux, serait dans une certaine connexion avec le Gymnase et organisée d'une manière convenable pour les deux confessions. Quant au premier article, on ne fut pas longtems en doute; Deuxponts, où le Gouvernement avait déjà dessein de transférer sa résidence, parut le lieu le plus propice aux deux établissemens; mais pour ce qui concernait une organisation propre à atteindre le but qu'on se proposait, ceci exigeait un plus long laps de tems, parce qu'on ne pouvait ni ne voulait agir, qu'après avoir consulté des hommes expérimentés, et qu'on était pour celà obligé d'entrer en rélation avec plusieurs savans étrangers. Au nombre de ceux qu'on consulta en effet peu après se trouve un homme qui mérite particulièrement d'être nommé. Il habitait alors Francfort sur le Mein, et avait antérieurement été employé à Vienne, auprès du Comte d'Oxenstiern, en qualité de Prédicateur d'Ambassade. Cet homme était JEAN CHRÉTIEN JOHANNIS, *) dont le monde savant parle encore avec vénération, et qui a rendu de très grands services aux lettres. Après avoir communiqué par plusieurs écrits ses avis sur l'objet pour lequel on le consultait, et avoir longtems résisté aux propositions qui lui furent faites, il céda enfin aux instances de son ami le Gouverneur, en consentant à accepter une chaire d'histoire et d'éloquence dans l'Académie à ériger, et se rendit déjà en 1702 à Deuxponts, pour aider à réaliser le plan qu'on avait formé.

Là il s'occupa avec zèle de la constitution de l'établissement, d'après la volonté du Souverain et les vues de la Régence. On devait d'abord ne créer que cinq chaires de Professeurs; deux de Théologie, pour les deux Confessions, une de Jurisprudence, une de Philosophie et enfin celle d'Histoire et d'Eloquence à la quelle Johannis venait lui même d'être appelé. Ce plan étant achevé,

*) On trouve un apperçu de la vie de ce savant dans l'appendice à la *Memoria Georgii Christiani Crollii*, par Jean George Faber.

obtint de suite l'approbation et la confirmation de Charles XII. *) mais des obstacles qui se renouvellaient chaque jour, en empêchèrent néanmoins l'exécution.

On était d'abord très embarrassé de trouver des Professeurs propres à remplir les chaires à ériger; car il était très important de posséder des hommes qui se fussent déjà fait un nom dans la République des lettres, et en état de contrebalancer les Docteurs les plus célèbres des autres Académies. Mais comment trouver de pareils sujets? Qui aurait consenti à abandonner un emploi certain, pour venir en occuper un dont la stabilité était encore si incertaine? Il est bien vrai que la renommée de Charles XII. avait rétenti dans toute l'Europe, qu'il était le héros du jour, l'objet de l'admiration générale; mais les savans qu'on cherchait à attirer ici avaient précisément une manière de voir et de penser différente de celle du vulgaire: ils ne pouvaient croire, que Charles réussit à conserver toute la prépondérance et la considération dont il jouissait, à fixer la fortune dans les armes, qui ne l'avait pas quitté jusqu'alors, et à soutenir les efforts que faisaient des ennemis puissans et hautains pour l'humilier; voilà pourquoi ils hésitaient, ils refusaient d'accepter des emplois, où leur sort aurait en quelque sorte dépendu de celui de ce jeune et illustre Monarque. Outre celà Deuxponts ne leur paraissait pas alors un lieu assez assuré de sa tranquillité pour devenir le séjour des Muses paisibles. La guerre de succession d'Espagne venait d'éclatter et avait anéanti l'espoir d'une paix durable; la rive gauche du Rhin gémissait de nouveau sous le poids des armées, sous le fleau de la dévastation. Le Duché héréditaire du héros du nord était à la vérité demeuré intact; mais comment s'assurer qu'il serait toujours ainsi ménagé? Comment se fonder avec certitude sur le

sort

*) Le Conseiller de la Régence royale de Suède Hielmburg, qui se trouvait alors à Stockholm, résida ensuite pour le service de son Monarque à Francfort sur le Mein et séjourna aussi quelque tems à Deuxponts, s'intéressa particulièrement dans cette affaire.

sort inconstant des armes? La plûpart des savans auraient, même sous les auspices les plus favorables, fait difficulté de choisir Deuxponts pour le lieu de leur séjour. On entretenait dans cette ville une garnison considérable; *) les casernes n'étaient pas encore bâties et les bourgeois, les employés même, gémissaient et murmuraient des incommodités auxquelles ils étaient assujettis par les logemens militaires. Si l'on rassemble toutes ces circonstances il sera aisé de découvrir la raison pourquoi tous les savans auxquels on fit des propositions, refusèrent de les accepter, quelqu'avantageuses qu'elles parussent au premier coup d'oeil. Malheureusement encore que le Gouverneur, qui était si porté pour cet établissement, vint à finir sa carrière. **) Son successeur le Baron de Strahlenheim suivit son exemple, et loin de perdre de vue le projet d'une Académie, il s'en occupa sérieusement; mais néamoins l'exécution en devenait de jour en jour plus difficile, surtout vu que le Roi poussait ses armes dans des contrées éloignées et qu'il se passait des mois entiers avant que ses décrets et ses décisions pussent parvenir jusqu'ici.

Outre le Professeur Johannis, qui était déjà nommé, voici un apperçu des savans qu'on s'efforça d'engager à accepter les chaires à établir pour l'Académie:

1) Jean Hulderich Heyden, ci-devant Recteur du Gymnase, auquel on offrit la chaire de Professeur en Théologie pour les réformés. Il n'accepta pas cette vocation et se rendit en qualité de Pasteur et Inspecteur à Weinheim sur la Bergstrasse, d'où il passa ensuite à Halle, comme nous l'avons dit dans la période précédente.

---

*) Le régiment de Strahlenheim était alors dans cette ville.

**) Sa mort donna lieu à plusieurs épicèdes, composées par le Professeur Johannis et par les deux Ministres luthériens, Samuel Bratfisch et Chrétien Heilmann.

2) JEAN PHILIPPE STORR, de Heilbrunn, fut appelé comme Professeur luthérien en Théologie. Il avait accepté et le jour de son arrivée était déjà fixé, lorsqu'il envoya sa démission sous prétexte qu'il n'avait pu résister aux instances réïtérées de la paroisse qu'il occupait alors et qu'il ne pouvait se résoudre à quitter.

3) M. JEAN HENRI MEEL, devait occuper la chaire que le précédent avait refusée: on préparait tout pour son arrivée; il ne voulut pas non plus abandonner ses ouailles de Worms, où il était Pasteur et Senior Ministerii.

4) CHRÉTIEN WOLF. Cet homme célèbre, dont la postérité honorera toujours la mémoire, parut d'abord disposé à remplir la chaire de Professeur en Philosophie, qui lui fut offerte; mais néanmoins il choisit aussi une autre vocation.

5) THÉODORE BALTHASARD NACKE, patricien d'Erfurt, Docteur en droit, avait pendant plusieurs années professé publiquement la Jurisprudence dans l'Université de Strasbourg, accepta la place de Professeur en droit et arriva effectivement à Deuxponts en 1708.

Les peines que se donnait le Gouvernement ne pouvaient produire qu'un bien faible résultat dans des circonstances aussi embarrassantes. Les Professeurs Johannis et Nacke étaient donc les seuls qu'on avait pu persuader à accepter leur nomination, et l'on n'entrevoyait encore aucun espoir d'occuper dignement les chaires de Philosophie et de Théologie. Il est vrai qu'un certain Magister Florian, qui donnait des leçons privées à Francfort sur le Mein, s'offrit à remplir la première, et que les deux Prédicateurs de la cour, Schmalz à Ottweiler et Klick à Birkenfeld, témoignèrent l'un et l'autre être disposés à accepter la seconde; mais ni l'un ni l'autre de ces hommes, quoiqu'ils ne fussent pas entiérement denués d'érudition, ne paraissait posséder les qualités nécessaires pour remplir les vues du Gouvernement. Que pouvaient faire les

deux Professeurs seuls, dans de pareilles circonstances? Leurs talens éminens, semblables à un pierre précieuse, mais mal enchassée, étaient comme ensevelis, ils manquaient d'auditeurs. Il ne se présenta qu'un petit nombre de jeunes gens, tous fils d'employés du pays, qui avaient auparavant fréquenté le Gymnase, et qui s'éloignèrent même bientôt, pour aller chercher ailleurs une éducation plus complette et plus étendue.

Cependant, lorsqu'on aurait même réussi à remplir toutes les chaires, il est très douteux si cette Académie eût pu se soutenir et parvenir un jour à un point florissant; car dès son origine on vit un certain esprit d'envie et de mésintelligence s'élever à son sujet entre les habitans du Duché et le Gouvernement. Ce dernier paraissait, dans tout le plan de l'Institut, n'avoir en vue que les avantages de sa Confession, ce qui était d'autant plus sensible aux premiers, que l'établissement devait entièrement être entretenu aux dépens des revenus ecclésiastiques, revenus qui avaient exclusivement été assurés à leur réligion par tous les traités de paix. Il règnait entre les deux partis protestans un mur de séparation, qui les tenait encore dans un grand éloignement, et plus ils semblaient devoir s'appartenir de près, plus ils se sentaient d'aversion les uns pour les autres: l'esprit de ces tems n'avait pu encore opérer le rapprochement fraternel dont nous jouissons de nos jours. Comment eût-il été possible que cet établissement prosperât, ne trouvant un accueil favorable chez aucun des anciens habitans du Duché?

Il y a plus encore, la Gloire des exploits de Charles XII. avait sensiblement diminué depuis quelque tems; il venait même d'essuyer une défaite décisive près de Pultava, et l'on craignait, non sans raison, que les suites n'en fussent très fâcheuses à tous ses états. Son protégé, Stanislas Leszinski, Roi de Pologne, fut obligé de renoncer au trone, et trouva enfin, après bien des infortunes, un asile dans notre ville, où sa présence devint un nouvel empèchement à l'exécution du plan de l'Académie, car ce malheureux Monar-

que occupa, lui et sa suite, tous les édifices publics qui étaient disponibles. Le bâtiment des monnoies même qui venait d'être transformé en auditoires, lui fut évacué et destiné à une partie de sa cour: il n'y avait nulle apparence que ces étrangers quittassent de sitôt notre ville.

Le zèle qu'avait fait paraître le Gouvernement pour fonder l'institut projetté, saffaiblit beaucoup au milieu de ces circonstances, et s'éteignit presqu'entièrement lorsque tous les revenus des ci-devant couvens du Duché de Deuxponts dans le Palatinat Electoral, furent inoppinément sequestrés, et que toutes les représentations possibles contre cette suppression se trouvèrent infructueuses. Voilà comment on abandonna un plan qui, semblable à un songe trompeur, n'occupa les esprits qu'un court espace de tems, et dont il ne resta bientôt plus que le souvenir. Le Professeur Nacke reçut sa démission en 1710, *) et il n'y eut que son collégue, le Professeur Johannis, qui resta encore au service du pays, en qualité de Commissaire des écoles et d'historiographe de Deuxponts.

CHAPITRE II.

Le Gymnase sous les Princes de la Branche de Kléebourg ou de Suède.

1706 — 1731.

Pendant la réunion de ce pays avec la France, l'éducation publique fut paralysée dans tout le Duché, et était presqu'entièrement anéantie dans cette

---

*) Il se rendit à Worms, où il remplit pendant quelque tems une autre charge.

ville: il n'y avait plus qu'un seul Régent à l'école latine, encore manquait il de tout ce qui aurait pu lui alléger ses pénibles fonctions. Les Intendans français visaient à tirer du pays tous les avantages possibles, il augmentaient en conséquence les impôts et se restreignaient dans la dépense; outre celà ils n'étaient guère enclins à favoriser un Institut, qu'ils regardaient comme une pépinière de maximes réligieuses opposées aux leurs. Mais à peine nos ancètres eurent-il trouvé en Charles XII. un Souverain de la maison de leurs Princes, qu'on vit renaître l'espoir que le Gouvernement aurait égard à un objet si important et dont l'influence s'étend non seulement sur tout un peuple; mais se fait encore sentir à la postérité. Cet espoir ne parut pas vain au premier abord, le Gouvernement érigea effectivement une seconde école protestante dans cette ville, déjà avant que le Gymnase y fut transféré; *) mais néanmoins le succés ne répondit pas à l'attente, qui pourtant semblait devoir être remplie, lorsque le Gymnase fut transplanté à Deuxponts, et qu'il ne fut rien moins question que de le joindre à une Académie, qu'on espérait voir sous peu devenir florissante. Nous venons de parler de ce beau plan, presqu'aussitôt évanoui que conçu et nous nous contenterons d'observer ici, que le Gymnase même renfermait sous le Gouvernement Suèdois, surtout dans son organisation, le germe d'une infirmité, avec laquelle il était impossible qu'il prospérât alors.

Le Comte d'Oxenstiern, Gouverneur du pays, ainsi que son successeur, le Baron de Strahlenheim, s'étaient occupés l'un et l'autre, avec le plus grand zéle du projet de l'Académie, mais en même tems ils négligeaient la première éducation et n'avaient aucun égard au Gymnase, où elle devait être puisée. Leur plan favori, l'érection d'une Académie, les occupait entièrement et leur fesait perdre de vue le moyen le plus efficace de la faire réussir et d'en assurer la durée. On ne se donna pas seulement la peine de chercher des sujets propres à remplir les places de Professeurs et de Régens au Gymnase, ou, lors-

---

*) Cette école était destinée aux Luthériens; son premier Régent fut Jean Adam Fuchs, à qui succéda en 1703 le M. Hermanni.

qu'on en possédait de tels, on ne faisait aucun sacrifice pour leur rendre le séjour de Deuxponts agréable et les y retenir, *) et celà uniquement parce qu'on avait résolu de consacrer tous les révenus disponibles aux Professeurs de l'Académie. On ne s'occupait donc guère des moyens de rétablir cet Institut sur le même pied où il avait été à Hornbach, on voulait simplement le transférer à Deuxponts tel qu'il s'était maintenu avec tant de peine à Meisenheim. Le Prorecteur Wahl, — il n'avait pas le titre de Recteur — le Conrecteur Jung, qu'on lui donna pour Collègue, et un très petit nombre d'élèves composaient tout l'établissement lors de son arrivée à Deuxponts. Ces deux Professeurs devaient occuper les classes supérieures, et les deux écoles de la ville former la troisième et la quatrième. Il y avait d'autant moins moyen de penser à un réfectoire, qu'on manquait même d'un local assez spacieux pour pouvoir y réunir les différentes classes.

On pouvait néanmoins, quelque comprimé que fut l'institut, s'en promettre une influence assez importante et salutaire; une école préparatoire n'était pas absolument nécessaire dans les commencemens, vu que le nombre des élèves ne s'élevait pas au dessus de quarante; mais la vraie source du mal était que les Professeurs manquaient d'intérêt pour le bien de l'établissement, et conséquemment d'émulation et d'activité: il y a plus encore, les deux Régens des classes inférieures ne possédaient pas même les moyens et les talens nécessaires à leur vocation. Par suite naturelle de ces circonstances, les opérations n'étaient aucunement liées, l'ensemble n'offrait pas cette concordance si indispensable pour réussir et parvenir au but qu'on se propose dans l'éducation publique. Les Professeurs et Régens étaient séparés par les localités; mais plus encore par le caractère et leurs différentes opinions religieuses, qui ne tendaient guère à les rapprocher. Tous étaient protestans, il est vrai; mais

---

*) C'est pour cette raison que le Magister Nicolas Plahn, qui était Conrecteur à Rostock, refusa la place de second Professeur au Gymnase qui lui fut offerte.

non pas de la même Confession. Ceux qui avaient antérieurement été employés dans cette ville, et dont l'un était réformé l'autre luthérien, saisissaient toutes les occasions de s'opposer l'un à l'autre, en soutenant leurs opinions avec une opiniâtreté qui nous parait incompréhensible de nos jours. L'un et l'autre refusait de reconnaître l'école de son collégue comme une classe supérieure. Le même différent eut lieu entre le Prorecteur Wahl et le Conrecteur Jung; celui-là demandait la première classe, qui lui appartenait conformement à sa vocation, celui-ci prétendait au contraire qu'il n'était point subordonné au Prorecteur, et refusait en conséquence de laisser passer ses élèves de sa classe dans celle qu'il ne pouvait se résoudre à regarder comme la première. Ces mésintelligences firent qu'au lieu d'un Gymnase on se trouva en avoir deux, un pour chaque confession, et cette distinction devint d'autant plus frappante, que le Conrecteur Jung et le Régent Hermanni exigeaient que tous leurs écoliers apprissent le catéchisme luthérien, ce qui porta le Prorecteur Wahl et le Régent Stephani à se déclarer avec la même opiniâtreté pour le catéchisme de Heidelberg. Les parens des élèves prirent aussi part à ces malheureuses contestations, et les choses allèrent si loin qu'ils ne confiaient plus leurs enfans qu'à celui des Régens qui professait le même culte qu'eux. Il était donc impossible, que les classes se suivissent graduellement, et que les élèves fussent, selon leurs facultés, promontés de l'une dans l'autre, plusieurs d'entr'eux aimèrent mieux renoncer entièrement à l'instruction que de se soumettre à là volonté du gouvernement en passant dans une autre classe. On n'était donc pas attentif à une gradation progressive et convenable dans l'instruction; chaque Professeur enseignait ce qui lui semblait bon, sans se soucier de ce qu'enseignaient ses collègues; par exemple on expliquait déjà dans les classes inférieures *Selectae epistolae Ciceronis*, et dans les supérieures *Cornelius Nepos*. Tout ce qui se faisait outre celà soit en rhétorique, éthique, logique, histoire ou géographie ne consistait qu'en dictées dénuées de vigueur.

Il est vrai que le Professeur de l'Académie et les deux Ministres protestans, Kessler et Follenius, se donnaient toutes les peines possibles pour remédier à

ces désordres, il firent des lois, stipulant en grande partie les mêmes choses, qu'avait déjà ordonnées l'administratrice du pays, Charlotte Fréderique Comtesse Palatine. *) Ces lois fixaient l'objet d'enseignement de chaque Professeur, et tendaient surtout à donner à l'établissement plus d'ensemble et de liaison. Cependant tous leurs efforts furent inutiles, et quoique le résultat fut visiblement avantageux aux Professeurs, le plus grand nombre dès habitans se faisaient néanmoins toujours un scrupule d'envoyer leurs enfans dans un établissement, où le gouvernement Suèdois avait irrévocablement résolu de choisir au moins la moitié des Régens dans une confession différente de la leur.

Ces circonstances semblent nous dévoiler des esprits très bornés de part et d'autre, vu que l'étude des langues et la culture des sciences en général n'ont aucune rélation avec les dogmes réligieux; cet esprit de discorde doit d'autant plus nous étonner, que nous voyons de nos jours d'un point de vue bien différent l'ancienne séparation des protestans, et qu'enfin les tems sont venus où les murs de séparation qui divisent tant de frères si rapprochés, commencent à s'écrouler entièrement. Mais cependant, si nous jetons un coup d'oeil sur l'état où se trouvaient alors les choses, la tension des esprits de ce tems ne nous paraitra plus si surprenante. Les habitans, croyant sans doute leurs droits violés, ne voyaient qu'à regrèt, et regardaient même comme un acte de mépris, qu'on appelât des étrangers pour remplir des places auxquelles, selon eux, maints indigènes, qui en étaient aussi capables, avaient le premier droit, droit d'autant plus valable, que tout le Gymnase était un annexe de leur culte. Le Gouverneur Suèdois en touchant cette corde si sensible au peuple, en méprisant sa confession, en violant des droits devenus sacrés par les ordonnances du pays et de l'empire, fondées même sur la justice, ne pouvait manquer d'exciter dans les esprits une fermentation très désavantageuse.

Telles

---

*) Voyez les lois de l'école dans l'appendice de la partie précédente.

Telles étaient les rélations où se trouvaient les Professeurs les uns à l'égard des autres. Deux se rangèrent du parti du Gouvernement, les deux autres embrassèrent la cause du peuple; ceux là s'appuyaient sur un pouvoir souverain, ceux-ci se reposaient sur l'approbation de leurs concitoyens. Ni l'un ni l'autre parti ne songeait à se relâcher, l'irritation croissait de jour en jour, des minuties même l'augmentaient, comme on peut s'en convaincre par le seul exemple suivant:

On s'était jusque là servi à Meisenheim de la grammaire latine qui avait été introduite à Hornbach: *) le Prorecteur Wahl la conserva à Deuxponts et continua de s'en servir pour l'enseignement de la syntaxe; Stephani suivit son exemple. Le Conrecteur et Hermanni au contraire se servaient de la grammaire de Cellarius. Cette dernière était sans contredit la meilleure, avait principalement sur l'autre l'avantage d'être écrite en langue allemande, devait conséquemment être préférée et introduite dans toutes les classes; mais le Prorecteur ne voulut pas abandonner la sienne, et regarda comme un attentat contre sa réligion, les instances qu'on lui fit en faveur de la grammaire de Cellarius. Enfin ce différent fut soutenu avec un tel acharnement, une telle opiniâtreté, il s'éleva tant de suffrages contre l'ancienne grammaire, que le Gouverneur fut finalement contraint d'interposer toute son autorité, et d'employer les voyes de la rigueur. On démit le Prorecteur de sa place, et on le renvoya à Meisenheim avec une pension très modique. Voilà donc Cellarius maître du champ de bataille; mais ce premier pas de rigueur n'était pas encore suffisant pour atteindre le but et rendre à l'institut l'esprit de concorde si indispensable aux progrès d'un pareil établissement: ce n'était pas seulement à l'extérieur, mais principalement dans son intérieur qu'il auroit fallu chercher à déraciner le germe d'un mal d'autant plus nuisible, qu'il était méconnu, et qu'on ne s'occupait par cette raison aucunement à extirper.

---

*) Cette grammaire fut imprimée pour la dernière fois à Deuxponts en 1672.

Quelques salutaires que fussent à plusieurs égards les intentions et les mesures du gouvernement Suèdois envers un pays qui pendant près d'un siècle avait été le théâtre des guerres les plus destructives, ses intentions à l'égard de l'éducation publique furent sans résultat, parcequ'on manqua la voye qui seule aurait pu mener au but et assurer un heureux succès.

Ce fut dans les derniers jours de l'an 1718 qu'on reçut inoppinément ici la nouvelle de la mort de Charles XII. Cette nouvelle fut annoncée par une estafette au malheureux Roi, Stanislas Leszinski, qui, comme nous l'avons dit plus haut, résidait dans notre ville. Le grand héros qui avait étonné toute l'Europe; mais qui, dans les contrées éloignées où la guerre et enfin sa mauvaise étoile l'avaient entrainé ne pouvait entendre les plaintes de ses sujets, termina sa carrière près de Friedérichshall. Le Duché devenu vacant trouva de suite un nouveau Régent dans le plus proche agnat de Charles XII., le Comte Palatin Gustave Samuel, *) qui par hazard se trouvait justement à Deux-ponts, et on conçut en même tems l'espoir de voir cesser les plaintes amères que le Gouvernement Suédois avait excitées dans le pays, en agissant arbitrairement et sans se soucier des lois de l'Empire; et à cet égard l'attente des habitans fut presqu'entièrement remplie. **) Le Duc Gustave Samuel était sans contredit très dévoué aux idées réligieuses qu'il avait adoptées depuis quelques années; mais il était juste, et sa manière de voir, comme chrétien, n'eut aucune influence sur sa

---

*) Le Professeur Johannis a fait insérer la vie de ce Prince, ainsi que de tous les Ducs ses prédécesseurs à la suite des Calendriers qui ont été imprimés dans cette ville.

**) Lorsque la bourgeoisie de Deuxponts rendit hommage à son nouveau Prince, il parut une brochure intitulée: Glückwünschung, als der Durchlauchtigste Fürst Gustav Samuel Leopold sich den 6. Januar dieses 1719. Jahres huldigen lies, par George Nicolai.

manière d'agir, comme Prince, il protégeait tous les cultes, et déclara à ses nouveaux sujets, qu'il ne se permettrait jamais la moindre atteinte aux droits d'une confession quelconque, qu'il n'en favoriserait jamais une aux dépens de l'autre.

Il observa fidèlement ses promesses, écouta avec bonté les plaintes des réformés et se montra d'autant plus enclin à en faire tarir la source, que le Roi de Prusse, le Prince d'Orange etc. voulurent bien aussi intercéder en leur faveur. Il les autorisa à rétablir le grand consistoire, tel qu'il avait été du passé, lui rendit la surveillance des affaires ecclésiastiques, scholastiques et nommément du Gymnase. Enfin, pour prévenir tous les différens et faire cesser toutes les mésintelligences, il fut conclu en 1720, sous les auspices de ce Prince, entre les deux confessions protestantes du pays, un traité, qui fut ensuite ratifié par le corps Evangelique, et en vertu duquel le Gymnase fut de nouveau reconnu comme un établissement du Culte réformé, et l'on arrêta en conséquence que les places de Professeurs et de Régens ne pourraient à l'avenir être remplies que par les adhérens de ce culte. Ce traité seul eut un succès plus efficace, que n'avaient eu jusqu'alors toutes les mesures qu'avait prises le Gouvernement Suédois. Les murmures et les plaintes cessèrent, l'esprit de parti s'éteignit, le fanatisme, les inimitiés envieuses ne furent plus fomenteés, les deux confessions entrèrent en rélations amicales et peu à peu la bonne intelligence, la bienveillance, se trouvèrent parfaitement établies entr'eux. Le Régent Rau et le conrecteur Flessa reçurent leur démission et furent, conformément au traité, remplacés par des sujets réformés; mais néanmoins l'école fut toujours ouverte à la jeunesse luthérienne comme aussi en général à tous les jeunes gens sans exception de quelque condition ou de quelque réligion qu'ils pussent être. Les élèves eux-mêmes oublièrent insensiblement les fatales dissentions qui avaient autrefois existé entr'eux, ils se rapprochèrent, ouvrirent leurs jeunes coeurs à des sentimens plus naturels, et l'esprit de concorde se consolida tellement dans l'intérieur de l'Etablissement, qu'on pouvait aussi à cet égard se promettre un avenir plus heureux.

La surveillance de l'Institut fut confiée à Crollius l'ancien, parce que le ci-devant Recteur voulut reprendre ses fonctions ecclésiastiques. Toutes les autres classes furent aussi occupées par de nouveaux Régens; on crut qu'il serait avantageux de renouveller tout l'établissement pour en bannir d'un coup et à jamais l'esprit de discorde. Les Instituteurs qu'on fit venir se trouvèrent heureusement mériter la confiance qu'on avait mise en eux. Ils se réunirent dans le louable dessein d'employer avec la plus grande impartialité tous leurs talens et les efforts les plus zèlés, pour acquérir à l'établissement une bonne renommée et l'approbation générale dont il avait joui autrefois. L'Ecole se trouva par la animée d'une nouvelle vie, l'harmonie, si long tems regrettée, se rétablit et l'on vit avec joie l'accord unanime de toutes les parties tendre au même but. Les Professeurs et les Régens s'acquittaient exactement et avec zèle de leurs devoirs, et le Recteur contribua avec succés à l'amélioration de toute l'organisation; il pouvait opérer d'autant plus efficacement, qu'il jouissait de la renommée d'un savant très éclairé, qu'il était même Membre du grand Consistoire réformé, et qu'il avait la surintendance de tout le Gymnase.

L'organisation intérieure de l'école fut totalement refondue; on prescrivit à chaque Professeur l'objet dont il devait s'occuper dans l'instruction de sa classe; tout était calculé sur la capacité des élèves, tout fondé sur une gradation progressive et bien entendue. Cornelius Nepos, qu'on avait jusqu'alors expliqué dans la première classe, fut introduit en troisième, et le Recteur rendit peu à peu ses élèves familiers avec les Auteurs latins les plus difficiles. La langue grecque, si négligée auparavant qu'il était assez rare de trouver ci et là un écolier en état de traduire un chapitre des Evangiles, fut plus amplement enseignée et avec un meilleur succès. Les jeunes gens furent tenus de commencer l'étude de cette langue en troisième. En seconde, on lisait le nouveau Testament, en première d'autres auteurs grecs en prose et en vers. On voua à l'hébreu des heures particulières, et ceux des Professeurs, qui possédaient le mieux cette langue, furent chargés de l'enseigner. Outre l'étude des langues, les élèves et surtout ceux de première, étaient instruits dans

l'histoire universelle, la géographie, la logique, les mathématiques et l'héraldique. La langue française, qui dans les derniers tems devint pour nous si utile et si indispensable, était seule assez négligée. Le Maître qui l'enseignait par interim manquait des talens nécessaires et ajoutait encore à ce défaut essentiel celui de ne pas y suppléer par son activité.

Cette nouvelle organisation intérieure, secondée par l'activité zèlée de tous les Professeurs, ne pouvait manquer de tirer l'école de l'espèce de léthargie où elle était depuis long-tems plongée, et de porter les parens à y envoyer leurs enfans avec plaisir et une pleine confiance. Le nombre des élèves augmenta en effet visibilement. Le Recteur employait tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour mériter à cet établissement les graces du Prince et l'approbation du public. Les examens furent tenus avec une grande solemnité; les employés et les amis de la jeunesse et des sciences étaient toujours invités d'y assister par un circulaire imprimé. Les meilleurs élèves prononçaient des discours qui pour l'ordinaire traitaient de sujets locaux géographiques ou historiques et qui obtenaient d'autant plus facilement l'approbation générale que la plûpart étaient inconnus. Plusieurs de ces opuscules ont été imprimés; nous nous réservons de les citer plus bas au Chapitre IV. Ils contiennent des dissertations utiles et intéressantes à l'histoire de notre pays et sont soigneusement conservés à cause de leur mérite à cet égard. On accueillait avec bienveillance ces productions des muses patriotiques, elles inspiraient un nouvel intérêt pour l'établissement qui recommençait à fleurir et augmentaient les applaudissements qu'on ne pouvait déjà plus lui refuser.

CHAPITRE III.

Le Gymnase sous les Princes de la Branche de Birkenfeld et jusqu'à l'époque où les français prirent pour la seconde fois possession du pays.

1731 — 1793.

Le Duc Gustave Samuel se trouvant sans postérité, on agitait, déjà de son vivant, la question rélative à son successeur, question qui excitait d'autant plus l'attention générale, qu'on n'ignorait pas que les Comtes Palatins du Rhin, tant de la branche électorale, que de la branche de Birkenfeld, avaient déjà cherché à prouver leurs droits à la succession, au cas que le Duché vint à vaquer. *) Cependant le Duc Gustave Samuel ayant terminé sa carrière le 17. Septembre 1731, sans qu'il y eut encore rien de décidé à l'égard des prétendans, l'auguste Chef de l'Empire se vit contraint d'établir en attendant un sequestre et de faire administrer le Duché vacant par l'abbé de Fulde et le Landgrave de Hesse-Darmstadt. La commission, nommée par ces administrateurs, s'établit à Deuxponts et y résida pendant trois ans, jusqu'à ce qu'enfin on passa le contrat de Mannheim, qui assigna cette Principauté au Comte Palatin de la branche de Birkenfeld, le Duc Chrétien III. Pendant cet intervalle on fit différentes représentations pour l'amélioration et pour l'agrandissement de l'Ecole, mais ils demeurèrent sans succès, le Gouvernement provisoire n'en mit aucun en exécution ayant pris pour maxime de n'entre-

---

*) Il parut à cette occasion entr'autres opuscules: Kurze, *in actis et pactis* gegründete *Facti species* des Durchlauchtigsten Fürsten und Herrn, Herrn Christiani *III.* Successions - Recht an das Fürstenthum Zweibrücken.

prendre aucun changement, fut-ce même pour le bien général, et de laisser ce soin au Régent à venir.

Aussitôt que le Duc Chrétien III. eut signé le contrat dont il a été fait mention ci-dessus il quitta Bischweiler, lieu de sa résidence ordinaire, pour venir prendre possession de la Principauté qui lui était échue. Tous les habitans attendaient à bras ouverts ce nouveau père du pays, tous les coeurs tressaillaient de joie; c'était un rejeton de l'auguste famille qui, depuis plus de trois siècles, avait gouverné leurs ancêtres non seulement avec justice, mais encore avec un soin vraiment paternel; Chrétien lui même passait avec raison pour un Prince, qui réunissait toutes les qualités qui distinguent un bon Régent .Le jour de son arrivée était attendu avec impatience, son entrée dans cette ville fut célébrée avec tous les signes possibles de joie et de reconnaissance. Le Gymnase en corps alla à sa rencontre; le Recteur le complimenta par une harangue en latin et les élèves lui présentèrent une pièce de vers, interprète de leurs sentimens et de leurs espérances. *)

La présence de ce Prince, répandit en peu de tems une nouvelle activité dans tout le pays. Les Muses eurent lieu de se féliciter de ses soins et de les bénir; il s'en déclara hautement l'ami et le protecteur. Le Recteur et le grand Consistoire furent invités à présenter au Duc, leurs plans et leurs voeux pour l'amélioration du Gymnase, et ils ne pouvaient douter ni de ses bonnes intentions, ni de l'empressement qu'il mettrait à opérer tout le bien possible: et en effet, la confiance avec laquelle ses sujets fondaient tout leur espoir sur ce père de la patrie, fut couronnée des plus beaux succès. Le nombre des

*) Le discours était intitulé: *Allocutio votiva qua serenissimum Principem Christianum III., quum sedem in hac eius metropoli Biponto collocaret, prosecutus est I. Ph. Crollius, Gymn. Rector.* Le poëme portait en titre: Freudenzuruf, als der Durchlauchtigste Fürst und Herr Christian III. den 1. April 1734 in Zweibrücken den solennen Einzug hielt, von der sämtlichen bei dem Hochfürstlichen Pfalz-Zweibrückischen Gymnasio studierenden Jugend.

élèves augmenta déjà de près de la moitié pendant le premier semestre de son gouvernement, chacun étant persuadé que les sciences étaient la voie la plus sûre pour procurer un jour à la jeunesse la bienveillance du Prince, un avancement certain et une existence aisée. Le Recteur célébra ces heureuses circonstances par un discours qu'il fit prononcer à l'un de ses disciples le 17. Novembre 1734, *) aniversaire de la naissance du Duc, et lui même profita de cette occasion pour exhorter et encourrager les élèves à continuer avec persévérance la carrière qu'ils avaient encore à parcourir pour atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. On attendait alors avec une impatience générale qu'elles seraient les dispositions du Prince pour l'extension et la prospérité de cet ètablissement d'instruction; mais hélas! un sort inexorable vint tout à coup obscurcir la douce lumière qui semblait devoir être l'aurore du jour le plus serein. Le Duc Chrétien III. tomba malade, ses forces diminuèrent, il décéda déjà le 3. Février 1735 et ses cendres furent réunies à celles de ses ancètres. Sa mort, trop prématurée, l'empècha de réaliser les beaux plans qu'il avait formés pour le bien de son pays.

Tout le Duché, et particulièrement cette école pleura sa perte et regretta sincèrement ce vrai père de tous ses sujets. **) Son fils ainé, Chrétien IV., n'avait pas encore accompli sa treizième année: il était nécessaire d'établir une tutelle; elle fut confiée à sa mère, sous la surveillance de l'Electeur Palatin et dura cinq années, pendant lesquelles il ne se fit aucun changement important à l'égard

*) Le Recteur invita à cette solemnité par une annonce: *de publica populi Bipontini laetitia ob serenissimi Principis Christiani III. diem natalitium LXI.* Le discours fut prononcé par Jean Berset patricien de Berne.

**) Le Recteur et deux élèves exprimèrent leur douleur et leurs regrets, lors de la fête funèbre que célébra l'Ecole le 29. Avril 1735, en présence du Duc Chrétien IV. et du Prince Fréderic.

l'égard de l'école, qui continua à peu près sur le même pied qu'auparavant, excepté qu'on choisit enfin un sujet convenable pour la quatrième classe, et qu'on s'occupa plus sérieusement dans les deux classes supérieures d'une étude plus complette de la réligion. La Duchesse régente chargea de cette instruction un des Pasteurs réformés de cette ville dont on améliora un peu le traitement, et on suppléa par là, en quelque manière, à l'étude de la théologie, que le sage Duc Wolfgang avait comprise dans l'organisation de l'établissement.

Cependant on formait avec tous les soins possibles le jeune Prince, pour occuper un jour dignement le rang distingué, où l'appelait sa naissance. Il croissait sous la direction et les auspices des savans les plus éclairés, choisis pour diriger son éducation. *) Il se rendit ensuite avec son frère, le Prince Fréderic à l'université de Leyden, où il développa avec tant de succès les grandes et belles dispositions de l'esprit et du coeur dont la nature l'avait doué, qu'on attendait avec une vraie joie le moment où il prendrait lui même les rènes du gouvernement. L'année 1740 vit l'accomplissement de ce voeu général. Les premiers pas qu'il fit dans sa nouvelle carrière furent marqués au coin d'une sagesse consommée; il porta une main courageuse et habile dans toutes les branches de la vie civile. Rien n'échappait facilement à sa vigilance, et, ce qui mérite d'être remarqué, il savait sans effort et presqu'imperceptiblement parvenir aux fins qu'il jugeait les plus avantageuses. Ces qualités éminentes lui valurent l'attachement sans bornes de tous ses sujets, l'estime des étrangers, l'ascendant et le crédit dont il jouissait à la cour de la plûpart des Souverains, le zèle et l'empressement avec lequel les Etats de Suède lui offrirent la couronne de leur royaume, leurs regrets lorsque des obstacles insurmontables s'opposèrent à l'accomplissement de leurs désirs de le voir règner au milieu d'eux. Et quel est en effet l'habitant qui ne se serait attaché à un

*) Il eut au nombre de ses Précepteurs le Conseiller aulique Nemeitz, connu par ses ouvrages, le Baron de Lantingshausen, qui fut depuis Gouverneur de Stockholm, et le Conseiller de la chambre des finances Verch.

Prince qui, par de prévoyantes mesures, avait su non seulement éloigner les horreurs de la guerre des frontières de ses Etats; *) mais qui, par ses sages règlemens fesait encore véritablement jouir tous ses sujets des douceurs et des avantages de la paix. Aussi Fréderic le grand, Roi de Prusse, disait-il en parlant de lui: qu'il faut des siècles pour produire un homme aussi parfait. Le Gymnase trouva naturellement en lui un puissant soutien, à l'abri duquel il parvint à un point de splendeur dont il avait été privé depuis plus de cent ans, et recouvra bientôt le titre de Gymnase illustre.

Le Duc Chrétien IV. n'eut point de difficulté à surmonter pour se procurer des Professeurs habiles; ceux qui étaient à la tête de l'institut lors de son avènement au Duché, étaient tous de ces hommes rares qui possèdent le don de réveiller et d'exciter les talens de leurs élèves, et qui outre celà employaient avec zèle et activité les leurs propres pour le bien général. On eut soin de ne les remplacer que par des sujets qui avaient subi l'examen le plus rigoureux et prouvé qu'ils étaient dignes de leur succéder. Le nom de CROLLIUS l'ancien, et plus encore celui de son fils, ne sera jamais prononcé parmi nous qu'avec respect et admiration. Ils appartiennent à la classe des savans distingués de l'Allemagne, et ont rempli avec honneur une carrière, pour but de la quelle ils ne s'étaient proposé que la propagation des lumières et l'instruction de la jeunesse. Plusieurs pays étrangers firent des tentatives réitérées pour les posséder; on leur fit les propositions les plus avantageuses, on leur montra des postes plus brillans pour leurs talens, mais le Duc Chrétien IV. savait les apprécier et sut aussi les conserver à son pays. A côté de ces noms figurent ceux d'un HOLZ, EXTER, BERKMANN, tous dignes prêtres du temple des Muses. Si nous jetons les yeux sur les Classes inférieures, nous

---

*) Le Duché ne souffrit nullement de la guerre de succession d'Autriche; car il fut ménagé par les armées allemandes à l'intercession du Prince de Waldek, beaufrère de notre Duc, et son frère, le Prince Fréderic, eut également l'influence de le mettre à l'abri de la part des français.

n'y trouverons non plus que des sujets dont le choix fait honneur au Duc. Peu d'entr'eux sont connus chez l'étranger par leurs ouvrages; mais tous étaient à leur place, et parfaitement dignes de l'estime et de la confiance dont ils jouissaient.

De pareils Instituteurs devaient nécessairement accellérer d'une manière efficace l'éducation de la jeunesse. Le succès de leurs travaux était d'autant plus assuré, qu'il y avait toujours au moins un des Professeurs qui avait une influence immédiate sur les dispositions qu'on formait pour le bien de l'Institut, ou sur les projets qu'on présentait au Prince. Dès que le Duc eut commencé à gouverner son pays, il nomma le Recteur Crollius membre du grand Consistoire réformé; son fils, qui fut aussi son successeur, ainsi que le Corecteur Exter, jouïrent du même avantage dans la suite. Le Gymnase avait donc naturellement au milieu de ce respectable Collége ses fauteurs et ses défenseurs, aux quels il était d'autant plus facile d'agir à son avantage, que les autres Membres du Consistoire reconnaissaient dans cette école l'Etablissement le plus-utile du pays et l'annexe le plus important de leur culte. Outre celà le Prince savait parfaitement apprécier l'influence salutaire qu'un pareil Institut avait sur le bien de tout le peuple, aussi les Instituteurs jouissaient-ils de ses bonnes graces, s'efforçaient de les conserver, et ne négligeaient rien de tout ce qui pouvait contribuer à faire fleurir de plus en plus leur Etablissement. Voilà pourquoi les deux Régens des Classes inférieures, qui n'avaient d'abord été nommés que par le grand Consistoire, durent être confirmés par le Prince; voilà aussi pourquoi il défendit de promonter dans les classes supérieures ceux des élèves qui ne possédaient pas les dons ou les qualités que requièrent de bonnes études, tandis qu'au contraire il voulut que les pauvres, doués de talens particuliers, fussent soutenus dans leurs études par des bourses et mis par ce moyen en état d'occuper un jour utilement des emplois tant civils qu'écclésiastiques; voilà pourquoi enfin il imposa à tous les étudians l'obligation d'achever leurs études pré-

paratoires soit au Gymnase de Deuxponts soit dans celui de Trarbach. *) Chaque éiève était tenu de fréquenter au moins deux années la première Classe, et aucun ne pouvait obtenir ni un stipendium ni la permission d'aller à l'Université, avant d'avoir donné des preuves suffisantes de sa capacité. Le grand Consistoire fut chargé de faire des nouvelles lois pour l'Ecole, le Duc après les avoir approuvées ordonna qu'elles fussent rigoureusement observées, eut soin outre celà que toutes les Classes fussent réunies dans un seul bâtiment, que devait habiter le Recteur, **) et voulait en général remettre l'Institut sur le même pied où il avait été à Hornbach. Ses vues furent en grande partie remplies; mais néanmoins il ne fut pas encore possible, manque de fonds, de rétablir un pensionnat gratis.

Toutes ces dispositions étaient sans doute bien propres à donner de l'activité à l'intérieur du Gymnase et à étendre son ressort à l'extérieur. Le sage Duc trouva cependant encore à propos de soumettre l'Etablissement à une surveillance plus ample, sans toutefois le soustraire à celle du grand Consistoire ni altérer la connexion établie entre l'Institut et ce corps ecclésiastique: il nomma une commission scholastique particulière, dont quelques Membres étaient aussi Membres du Consistoire et, comme tels, pouvaient non seulement prendre part à ses délibérations, mais aussi présenter séparément leurs motions pour le bien de l'Etablissement et, afin que le Duc fut d'autant mieux à portée de choisir ce qui était le plus convenable, il fut encore enjoint à tous les Professeurs de s'assembler chaque Trimestre et d'émettre par écrit ce qu'ils désiraient ou croyaient utile.

---

*) Le Duc Chrétien III. avait déjà la corrégence de la moitie du Comté ultérieur de Spanhein, avant de parvenir au Duché de Deuxponts. Il y avait à Trarbach un Gymnase qui fut fondé en 1572.

**) On s'occupait déjà en 1748 de l'acquisition d'un bâtiment assez vaste pour contenir les différentes Classes du Gymnase. On eut d'abord des vues sur la cour des monnaies, sur le bâtiment dit Ober-Kellerei et enfin sur la maison de Monsieur de Wreden; mais divers obstacles empêchèrent toujours de réaliser ces projets. Enfin on acheta la maison de Monsieur Hien, que l'Ecole a occupée depuis le 20. Iuillet 1758 jusqu'à nos jours.

Voilà donc le Gymnase en rélation avec le Prince par trois voies différentes; comment douter d'un heureux succès sous des auspices aussi favorables?

Mais pour faciliter encore d'avantage aux Professeurs même le chemin au sanctuaire des sciences, et procurer en même tems auxemployés de sa résidence un moyen d'enrichir et d'orner leur esprit de connaissances utiles, le Duc Chrétien IV. fit fonder une bibliothèque et en confia la surveillance à un des Professeurs de l'Institut. *) Ce recueil *d'auteurs* qui, quant au nombre ne peut être comparé aux bibliothèques que possédent de nos jours plusieurs universités, est cependant très précieux par le bon choix des ouvrages qui le composent. On y trouve rassemblées les oeuvres les plus renommées, surtout dans la partie historique, et l'école jouit à cet égard d'un avantage réel et permanent, vu qu'on a été assez heureux de les conserver et de les préserver de tous les dangers auxquels elles ont été exposées pendant la révolution française. On fonda aussi pour l'usage particulier de l'école une petite bibliothèque qui se trouve maintenant réunie avec la grande. Encouragés, aidés par ces secours littéraires plusieurs Professeurs composèrent des dissertations historiques, qui seront toujours d'un grand prix pour l'histoire de ce pays et de l'auguste maison à la quelle il a le bonheur d'appartenir.

Si ce sage Prince daignait chercher à encourager les Professeurs à étendre, à multiplier et à employer utilement leurs connoissances, s'il se donnait

---

*) Lors de l'érection du Gymnase on fonda aussi une bibliothèque que le Duc Wolfgang enrichit de 700 volumes, qu'il envoya ici de Lauingen et que le Duc Jean I. augmenta encore par l'acquisitiou de la bibliothèque du Sur-Intendant Flinsbach. Tous ces ouvrages ont été perdus dans la guerre de trente ans. La bibliothèque ducale qui se trouvait à Deuxponts eut le même sort. Louis XIV. s'en empara ainsi que du grand nombre de manuscrits précieux et en fit présent à l'Archevêque de Rheims: ces trésors littéraires sont vraisemblablement encore enfouis dans cette ville, sans procurer la moindre utilité. Le Duc Gustave Samuel fit ensuite travailler à rassembler une bibliothèque; mais cette entreprise ne fut pas suivie et n'eut un succès marqué que lorsque le Duc Chrétien IV. daigna s'en occuper plus sérieusement.

toutes les peines possibles de leur en procurer les moyens, il ne perdait pas non plus de vue l'instruction de la jeunesse, au contraire il dirigeait toute son attention vers ce but. Il donna à l'institut un plan d'éducation plus étendue, soumit les autres écoles latines du pays, telles que celles de Bergzabern, de Coussel et de Meisenheim, à l'inspection spéciale du Recteur, afin que les notions préliminaires que les élèves y puisaient, cadrassent avec l'instruction qu'ils devaient recevoir un jour dans les premières classes du Gymnase. Le nombre des Professeurs ne fut à la vérité pas augmenté; quatre classes paraissaient suffisantes pour la population du pays, pour l'étendue de l'établissement et le calcul approximatif des élèves, évalué au nombre de 120; mais ces quatre Professeurs mettaient dans leurs travaux une activité si infatigable que les succés surpassèrent toute attente. La langue allemande ainsi que la française étaient enseignées dans toutes les classes, on exerçait les élèves à exprimer avec netteté leurs pensées, soit de vive voix, soit par écrit, dans l'une et dans l'autre. Pour le grec on lisait en prima Pindare, Anacréon, Homère, Bion, Théocrite, Epictéte, Lucien et d'autres; en latin Ciceron, Tacite, Quintilin, Livius, Horace, Térence etc. Les jeunes protestans qui se dévouaient à la Théologie apprenaient à expliqur la Bible, à la lire dans sa langue originelle, et se familiarisaient ainsi avec les Auteurs de l'ancien Testament. Quant à l'étude de l'histoire et de la géographie on peut dire qu'elle était complette; elle commençait en troisième et devenait graduellement plus étendue, à mesure que les élèves avançaient, aucun d'entr'eux ne pouvait quitter l'institut, pour aller fréquenter une Académie, sans avoir un apperçu de l'histoire universelle, de celle de l'Empire Germanique, de l'histoire ecclésiastique et littéraire, des antiquités, de la mythologie, de l'héraldique et particulièrement de l'histoire du Palatinat et du Duché de Deuxponts. On commençait toujours par faire connaître aux élèves la géographie ancienne, puis on les familiarisait avec la moderne. On ne s'occupait des mathématiques que dans les deux classes supérieures; et après avoir acquis les connaissances requises en arithmétique, les élèves commençaient la géomètrie, la trigonomètrie, l'astronomie, l'algèbre, l'analyse, la cosmographie et la sphère. Il n'y avait

que la classe supérieure qui s'occupât des premières sciences de la philosophie. Le Recteur fesait dans cette classe un cours de logique, de métaphysique et de droit naturel; les élèves réformés des deux classes supérieures jouissaient en outre des leçons de théologie que leur donnait, deux fois par semaine, le Président du grand Consistoire; les élèves luthériens jouirent également de cet avantage dans la suite, lorsqu'un Professeur de leur confession eut été admis dans l'établissement. Des Instituteurs particulièrs exerçaient les jeunes gens de toutes les classes dans la calligraphie et dans la musique vocale, on avait même aussi envie de trouver un maître pour enseigner la langue italienne.

Ce bel Institut ne pouvait, à l'aide d'une telle organisation, manquer d'atteindre le but; aussi s'éleva-t-il en peu de tems au rang d'un des meilleurs établissemens d'éducation, et plusieurs étrangers attirés par la bonne renommée dont-il jouissait vinrent de la France et d'autres contrées éloignées, faire leurs études à Deuxponts; où l'on voyait se former une jeunesse propre à toutes les affaires des différens états de la societé, jeunesse qui promettait de compenser un jour envers la patrie le bienfait dont-elle jouissait dans cet établissement d'éducation. Plusieurs des élèves se distinguaient d'une manière si avantageuse, que dès leur entrée aux Universités ils furent admis dans des sociétés savantes, en particulier dans la société de la belle latinité qui existait alors à Jena. Quelques éleves de prima eurent aussi l'honneur de voir leurs compositions citées comme des modèles de pureté et de belle latinité, et, comme telles, lues publiquement dans l'Académie des sciences du Palatinat.

Le Duc Chrétien IV. voyait avec la plus grande satisfaction le développement de cette belle pépinière de la jeunesse, et s'efforçait de plus en plus à la porter au dernier degré de perfection. Pour procurer à la jeunesse l'occasion de s'exercer d'avantage dans les mathématiques, principalement dans la pratique, il fonda encore une chaire particulière, vouée à cette partie, ce qui fournit aux jeunes gens l'occasion de mettre en pratique les connaissances

qu'ils avaient déjà acquises par la théorie: ils s'exerçaient à faire des dessins, des plans, des croquis, qui souvent étaient proposés comme des ouvrages accomplis. Le dessin n'avait jusque là pas été enseigné publiquement: le sage Duc pour suppléer à ce défaut érigea un institut particulier, et ordonna que tous les jeunes gens et surtout les élèves du Gymnase pussent prendre part aux leçons qui s'y donnaient. Il nomma deux Professeurs et en confia l'inspection à un homme très experimenté dans cet art, à Monsieur de Mannlich, actuellement Directeur de la Gallerie royale. Les élèves jouirent donc de l'avantage de pouvoir s'exercer dans ce bel art sous la direction d'artistes habiles, et non seulement l'instruction était gratis, mais l'on fournissait encore aux jeunes gens les matériaux nécessaires. L'intention du Prince généreux était sans doute d'applanir, même aux plus pauvres des élèves, les obstacles qui auraient pules empècher de développer des talens cachés et de faire des progrès dans un art qui a tant d'attraits pour tout homme dont l'esprit a été cultivé.

Les examens publics, qui étaient annuellement suivis des promotions et de la distribution des prix, ne contribuèrent pas peu à augmenter l'éclat de l'école. Ces examens se tenaient à la fin de chaque semestre, on y procédait avec décence et gravité, le nombre des assistans était toujours considérable. La dignité des personnes qui se donnaient la peine de les honorer de leur présence fesait une impression salutaire sur le coeur des élèves; ils se sentaient élevés et encourragés lorsqu'il leur était permis de discourir sur quelque point intéressant de l'histoire de leur patrie, en présence d'une assemblée nombreuse et brillante, qu'ils étaient promontés dans des classes supérieures, que cette promotion, déjà honorable par elle même, était encore accompagnée de louanges, ou qu'on leur distribuait les recompenses que méritaient leur diligence, leur application et leurs bonnes moeurs. L'école se rapellera toujours avec plaisir d'avoir vu assister à ces solemnités le bien aimé Prince MAXIMILIEN JOSEPH, dont le sceptre doux et équitable répand maintenant la bénédiction

sur

sur toute la Bavière et dans lequel, après tant d'orages, de jours d'angoisses et de deuil, nous avons enfin retrouvé notre protecteur, notre père. Crollius le jeune possédait depuis trois ans le Rectorat lorsqu'il dit, en parlant de ce digne Prince: *Ter in triennio hoc non tam antiquo Principum nostrorum, qui amico et praesenti numine scholam recreare consueverunt, more, quam proprio literarum amore atque incredibili humanitate, quae in summis principibus divina videri debet, ductus ad ludos nostros in summam laetitiam atque spem perennis patrocinii venit Serenissimus Princeps MAXIMILIANUS.* Peu après, comme inspiré d'un esprit prophètique, il ajouta: *Faxit Deus O. M. ut in Principe, deliciis gentis Palatinae, summamque ad gloriam nato, spes palatina duplicata confirmetur, augeatur. Nobis quidem, quibus Principe isto, avitarum virtutum, quae gloriam palatinam extulerunt, herede, nihil est amabilius, nihil magis est in votis quam ut praesentem semper nobis pie venerari contingat atque is pariter studiis nostris favere pergat.*

Ces encouragemens continuels de la part du Duc et de son illustre Maison animaient non seulement les maitres et leurs disciples, leur donnaient plus d'activité dans leurs occupations ordinaires; mais augmentaient encore de jour en jour la fidélité et l'attachement sincère et reconnaissant, que les élèves exprimaient avec plaisir à chaque occasion, par la bouche de leurs Professeurs. C'est ainsi qu'à la mort du Prince Fréderic, digne frère de Chrétien IV., père de notre bon Roi, l'école célébra une fète funèbre, et rappela aux assistans attendris la vie et les faits du Prince défunt, qu'une mort trop prématurée venait d'enlever. C'est ainsi qu'elle prit aussi part aux évènemens heureux, et lorsque le fils du défunt, dans la suite le Duc Charles II., s'unit à son altesse royale la Princesse de Saxe, Marie Amélie, le Recteur invita le public à la célébration de ce mariage par une brochure particulière, *) En général les

*) Elle fut imprimée ici et a pour titre: Von den Vermählungen Herzogl. Fränkischer und Rheinpfalzgr. Erbprinzessinnen mit auswärtigen Fürsten.

Professeurs se sont presque toujours fait un plaisir de dédier respectueusement à leurs Princes le fruit de leurs connaissances et de leurs veilles.

On peut facilement conclure de cet attachement dans quel deuil l'école fut plongée lorsqu'elle perdit son plus grand bienfaiteur et son appui Chrétien IV. Il mourut dans son château de plaisance de Pettersheim le 5. Novembre 1775. **) Tout le pays le regretta, les muses en pleurs se revêtirent de deuil. Le Recteur exprima les sentiments publics dans son épitaphe en ces termes: *Omnibus bonis flebilis occidit. Bipontinus populus, quem felicissime rexit, optimi Principis justitiam, bonitatem, sapientiam animique magnitudinem pia semper grataque recolet memoria.*

La mort de ce Prince, dont la mémoire ne s'effacera jamais parmi nous, mit le Duc Charles II. en possession du Gouvernement. Il se rendit de Mannheim ici, pour succéder à son Oncle, et son arrivée releva les esprits abattus de la perte qu'ils venaient de faire. La bourgeoisie et les employés le reçurent avec toutes les marques possibles d'honneur et de joie. Les jeunes filles lui présentèrent, ainsi qu'à son aimable compagne des petits poëmes **) et des guirlandes de fleurs, en lui rendant leurs hommages, lui recommandèrent leur Institut et, assurés de sa haute protection, retournèrent gaiement reprendre leurs utiles travaux. Quelques mois plus tard on célèbra solemnellement dans l'école l'avènement du Duc au Gouvernement du pays. Le

---

*) Le cycle de l'histoire moderne de ce pays finit avec ce Prince; car il y avait 365 années d'écoulées depuis 1410, ou depuis que le premier Comte Palatin, le Duc Etienne parvint à la régence.

**) Il parut à cette occasion: Unvergeßliches Denkmal des freudevollen Einzug-Festes, als der Durchlauchtigste Fürst, Karl II., mit Hoch Dero Frau Gemahlin, Maria Amalia, von Dero Residenz-Stadt Zweibrücken Besitz nahmen.

Recteur invita par une dissertation historique *) tous les amis de la jeunesse et des sciences à assister à cette solemnité. Il commença par s'acquitter du pieux devoir de la reconnaissance, en payant à la mémoire de Chrétien IV. un tribut de louanges bien méritées, après quoi il parla des sentiments d'attachement qu'on vouait déjà au Prince actuel, et de l'espoir que les sujets, et les muses surtout, fondaient en ce nouveau protecteur.

Le Duc Charles II. tint parole et remplit l'espoir que l'école avait mis en lui; il fesait le plus grand cas de cet établissement, tant à l'égard des hommes estimables qui le dirigeaient, qu'à cause de son influence salutaire pour le bien du pays. Ces riants présages d'un avenir heureux parurent, il est vrai, s'obscurcir un peu, lorsque Crollius quitta sa place et s'arrêta une année entière chez l'étranger, parcequ'on n'avait pas procédé, d'après la forme usitée jusque là, à la nomination d'un membre du grand Consistoire; mais ces craintes n'étaient pas fondées et se dissipèrent bientôt, lorsqu'on vit que le Duc Charles II. protégeait avec la même faveur qu'auparavant un établissement qui était le monument le plus honorable de ses augustes ancêtres. Ce Prince ne s'en tint pas là, il donna la preuve la plus convaincante de sa magnanimité en rappelant le Recteur et en le rétablissant dans toutes ses fonctions; il l'encouragea à s'occuper avec une nouvelle activité de l'histoire du pays, qu'il avait commencée, l'honora enfin du titre de Conseiller aulique.

Quant au local, on s'appercevait de plus en plus qu'il ne répondait pas à la dignité de l'établissement. Il était beaucoup trop resserré pour les différentes classes et à plus forte raison ne pouvait-il contenir l'Institut que le Duc Chrétien IV. avait érigé pour le dessin. Cet inconvénient n'échappa pas à l'oeil clairvoyant du Prince; il chercha à y remédier; il voulait tout employer, tout faire, pour procurer à Deuxponts un séjour agréable aux filles

---

*) Voilà le titre: Erster Versuch einer erläuterten Geschlechts-Geschichte der ältesten Anherren des Baierischen Hauses.

de Mnémosyne, et pour celà les rassembler toutes dans un bâtiment plus grand et plus convenable. *) Cependant il se trouvait toujours de nouveaux obstacles qui croisaient ses bons desseins, et les années se succédaient sans qu'il fut encore possible de faire l'acquisition d'un autre local. L'honneur de procurer à cet Institut un bâtiment convenable était réservé aux tems, où Deuxponts, après une si longue séparation, verrait enfin ses voeux accomplis et serait de nouveau réunie aux états de l'auguste maison de ses anciens Princes, sous le doux sceptre de MAXIMILIEN JOSEPH.

Cependant malgré l'espace circonscrit qu'elle occupait, l'école ne perdit rien de son activité intérieure, activité dont les effets continuèrent d'influer à l'extèrieur avec tout le succès qu'on pouvait désirer car le Duc Charles II. travaillait toujours soigneusement à la maintenir dans la belle carrière, que son Oncle l'avait mise en état de parcourir. Il ne fit en effet aucun changement important dans son organisation. L'Institut conserva toute son activité et, conséquemment aussi, toute la considération dont il jouissait. Les jeunes gens qui s'y formaient pouvaient, comme du passé, continuer en toute assurance le chemin des sciences utiles; les Universités de l'Allemagne avaient toujours une grande considération pour cette pépinière de jeunes gens habiles et propres à rendre dans la suite soutes sortes de services à l'état; Heidelberg, cet ancien siège des muses du Rhin, donna publiquement une preuve de l'éstime qu'elle fesait de cet établissement, en invitant le Gymnase à prendre part aux solemnités de son année séculaire. **) Les Professeurs de l'Institut jouissaient de la bienveillance particulière du Prince, et recevaient souvent des preuves de sa faveur, ils redoublaient d'activité et de zèle et ne laissaient échapper aucune occasion de mettre au grand jour leur attachement pour l'auguste famille de leurs Princes.

*) On avait dessein, pour atteindre ce but, de faire l'acquisition d'une des maisons les plus spacieuses que le Duc Chrétien IV. avait fait bâtir au faubourg neuf.

**) Crollius et Exter furent, au nom de l'école, chargés d'assister à cette solemnité.

Les voeux et les sentimens sincères de gratitude étaient aussi exprimés dans les fêtes scholastiques, qui furent célébrées sous Charles II. *) Les auditoires furent remplis de deuil, tout partageait l'affliction du Duc et de la Duchesse, lorsqu'une mort prématurée enleva au monde, et à des Parens qui le chérissaient, un fils unique, le Prince héréditaire Charles Auguste Fréderic. **) Le Recteur lui érigea, au nom de l'école, un monument littéraire dans un apperçu des monumens et des tombeaux de la Maison des Comtes Palatins de la branche de Deuxponts, Veldence et de Birkenfeld. On sent aisément quelle fut aussi deux années après la joie de l'école en voyant le premier gage de l'accomplissement de ses voeux, publiquement exprimés en ces termes dans ce monument littéraire: *MAXIMILIANO perennitatem generis addat Deus O. M!* lors qu'elle célébra la naissance du Prince Charles Louis Auguste, premier né de MAXIMILIEN JOSEPH, en qui nous honorons aujourd'hui l'objet de la joie et de l'espoir du pays, son altesse royale le Prince héréditaire de Bavière. Le Recteur fit paraitre à cette occasion un discours latin d'Otto le grand de Wittelsbach, brochure qui a d'autant plus de prix que c'était un Prince de l'illustre Maison de nos Ducs, le fils ainé du Duc Wolfgang, qui en fut l'auteur. Crollius profita de cette occasion pour exprimer des sentiments et des voeux que le Trèshaut a daignés accomplir pour notre bonheur. *Carolum Ludovicum Augustum*, dit-il, *certatim amant Reges, temporibus suis gratulantur Germaniae Principes, benedicunt preciburve justis a Deo O. M. exposcunt populi, ut sit obses aeternitatis augustae, perpetuumque publicae felicitatis munimentum, quod deinceps etiam auctius fieri jubeat Rector rerum humanarum et in haec vota, etiam in nostris templis publice facta, succedat schola pia, fidelis, gratulabunda.*

---

*) Ce Duc a sauvé deux fois l'existence nationale de la Bavière en déjouant les projets de l'Autriche pendant la Régence du dernier Electeur Charles Théodore, et s'est par là acquis un droit à la reconnaissance publique.

**) Il mourut le 21 Août 1784, agé de 18 ans.

Le Gymnase ne prévoyait guère, dans les heureuses circonstances où il se trouvait alors, tous les revers que l'avenir renfermait encore dans son sein. Il s'élevait en France un orage qui éclata bientôt, étendit aussi ses ravages jusque dans nos Contrées et entraina après soi une longue suite d'années de troubles et de malheurs. Crollius eut le bonheur de ne pas survivre à ces tems d'infortunes, ne les apperçut que de loin et abandonna sa carrière à un Successeur dont le savoir profond et les connaissances étendues fixèrent le choix du Duc. George Chrétien Faber fut nommé Recteur de notre établissement. Cependant on voyait s'approcher de plus en plus l'effroyable orage qui confondit toutes les rélations de la vie sociale, qui ébranla toute l'Europe et dont les terribles secousses se firent aussi sentir dans ce paisible asile des muses; mais qui pourtant ne le détruisit pas comme il est arrivé en plusieurs autres endroits. Le Duc Charles II. était resté avec une grande fermeté au milieu de son peuple fidèle, quoique différens dangers eussent déjà de toutes parts menacé sa personne; mais enfin il fut forcé de céder à un sort irrésistible et d'abandonner ce pays patrimoine de ses Ancètres, qu'il ne devait plus revoir. Les Muses prirent le deuil à son départ, et avaient bien lieu de pleurer et de regretter leur Protecteur. Les voiles d'une nuit obscure commencèrent à s'étendre sur cette contrée et ce ne fut qu'au bout de vingt et une longues années qu'on vit vers l'orient s'élever sur l'horizon une douce aurore, précurseur des jours les plus sereins et les plus fortunés.

CHAPITRE IV.

Professeurs de l'Etablissement pendant cette Période.

I. Recteurs et Professeurs de la première Classe.

1) Jean Guillaume Wahl, 1706 — 1711.

Nous avons déjà fait mention de lui dans la période précédente, et nous bornerons à observer ici, qu'il se retira en 1711 à Meisenheim pour y jouir de la tranquillité, et y mourut comme émérite en 1711. Une élégie qu'il composa sur la mort de son ami le Pasteur et Inspecteur Mœllenthiel nous est une preuve de la sensibilité de son coeur.

2) Jean Jacob Abegg, 1711 — 1716.

Il nâquit en 1685 à Wiedikorn, non loin de Zuric. Ayant achevé ses études à Bâle et été reçu Candidat du St. Ministère, il se rendit à Heidelberg, où il défendit publiquement les articles fondamentaux de la foi chrétienne de Kirchmeyer et professa ensuite la philosophie avec une approbation si générale, que ce jeune homme commença à se faire remarquer, non seulement à Heidelberg, mais aussi dans les pays voisins. La réputation qu'il s'acquit en peu de tems décida le gouvernement Suédois à lui confier la place de Recteur à Deuxponts qui était vacante. Après avoir fait d'inutiles efforts pour ranimer l'institut et le remettre sur un bon pied, découragé par des obstacles continuels, il retourna prendre la Direction du Gymnase de Heidelberg, devint dix années après Pasteur de l'église de St. Pierre de cette ville et y mourut en 1744. On trouve quelques notices de cet homme savant et plein de mérite, dont quelques descendans sont maintenant au service du Roi de Prusse

et du grand Duc de Bade, dans Jean Henri Andreai con. hist. lit. de Gymn. Heidelberg. 1762. §. 17. p. 21. et suivantes.

3) Jean Caspar Kempf, 1716 — 1721.

Il était natif de Steinau près de Hanau, dont le Consistoire réformé lui avait accordé, quoiqu'à regret, la permission de prendre une place dans l'étranger. Ses connaissances profondes et sa grande prédilection pour l'enseignement de la jeunesse donnaient lieu aux plus belles espérances; mais il trouva de toutes parts tant de difficultés à surmonter, qu'il rentra dans l'état ecclésiastique et se rendit comme Pasteur à Pfeffelbach, d'où il passa, dès la première année, en qualité de premier Ministre à Annweiler. Il y mourut le 25 Mars 1743, regretté de tous ceux qui le connaissaient.

4) Jean Philippe Crollius, 1721 — 1757.

Rejeton d'une Famille savante, il sut maintenir la rénommé de ses ancêtres. Il náquit en 1693 à Heidelberg et fut élevé à Marbourg, où son père avait été appelé comme Professeur. Une mort prématurée lui ayant enlevé son père, le célèbre érudit de Bâle, Jacques Christophe Iselin, adopta comme son fils ce jeune homme qui donnait déjà les plus belles espérances et lui fournit les moyens de cultiver et de développer les talens dont la nature l'avait doué. Il sut bientôt tellement fixer l'attention et l'estime des Professeurs de Bâle, qu'ils le citaient à chaque occasion comme un modèle, ce qui fit que le grand Consistoire réformé de Deuxponts souhaita de le voir revêtu de la Direction de l'école, devenue vacante. Le Duc Gustave Samuel accomplit ce voeu et l'appela ici en qualité de Directeur du Gymnase et Professeur d'histoire et d'éloquence. Crollius répondit pleinement à l'attente qu'on s'était formée de lui. Son activité infatigable, les trésors de science qu'il possédait étendirent de plus en plus sa renommée et en même tems celle de l'Institut qu'il dirigeait et qui lui dut, sans contredit, l'état florissant où cet homme

rare

rare sut le faire remonter. Il fut en 1740 nommé membre du grand Consistoire réformé et se prévalut de cette nouvelle charge pour opérer beaucoup de bien. On lui fit plusieurs fois des propositions pour l'engager à accepter d'autres charges, telles, par exemple, que celles de Directeur du Gymnase de Kreuznach, de Professeur à Marbourg etc.; mais il préféra rester dans une ville, où il était généralement aimé et traité avec la considération qu'il méritait. Sentant vers l'an 1757 ses forces diminuer par les approches de la vieillesse, il prit sa démission, mais le Duc Chrétien IV. lui laissa son traitement entier jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 Janvier 1767.

Nous avons de lui les écrits suivans:

1) *Epistola de praesenti statu academiae Basiliensis, scripta ad Cl. Theod Hasaeum.*

2) *Oratio de celebri quondam Alexandrinorum Museo. Bip.* 1721. — Il donna cet écrit en entrant en place.

3) Plusieurs discours, contenant des notices historiques sur différens lieux des environs, et nommément sur Cousel, Trifels, Meisenheim, Hornbach, Bergzabern, Deuxponts, Boeckelnheim, Westerich et Annweiler.

5) George Chrétien Crollius, 1757 — 1790.

Fils du précédent et son digne successeur. Il posa les fondemens de ses études dans cet établissement, et sous la conduite de son père, qu'il ne quitta que dans sa vingt et unième année, pour aller continuer à l'académie la carrière qu'il avait si heureusement commencée. Il étudia d'abord à Halle, puis à Goettingen, se voua à la Théologie; mais il s'appliqua en même tems principalement aux sciences qu'il crut un jour devoir lui être utiles dans l'état de Professeur auquel il aspirait déjà. Ses rares talens, son infatigable activité, lui gagnérent, tant à Halle qu'à Goettingen, la bienveillance des personnes les plus distinguées, qui se fesaient un plaisir de l'admettre dans leur société et prévoyaient déjà ce qu'il serait un jour. Il revint au bout de quatre ans chargé

d'un trésor de science, et commença de suite à seconder son père, déjà affaibli par l'âge. Ses soins et ses connaissances donnèrent une plus grande activité à tout l'Institut. Ce jeune savant, infatigable dans ses travaux sut, par le zèle avec lequel il remplissait ses fonctions dans la première classe, ainsi que par plusieurs traités qu'il mit au jour, mériter l'approbation du public et l'estime du monde savant. L'oeil clairvoyant du sage Duc Chrétien IV. ne tarda pas à le remarquer; il lui donna le titre de Professeur, le nomma son historiographe, lui confia en 1757 les charges que son père avait si dignement occupées, lui donna voix et séance dans le grand Consistoire, la surveillance de la bibliothèque et, après la mort de son père, la direction du Gymnase, le mit enfin si bien dans ses affaires, qu'il se voua avec plaisir au service de de la patrie et du Prince, et qu'il ne se laissa jamais tenter par les places de Professeurs qui lui furent offertes de la part de plusieurs universités. Quoiqu'on n'eut pu chez l'étranger réussir à détacher Crollius de Deuxponts, on ne l'y en estimait par moins: il fut nommé membre des societés littéraires de Munic, de Goettingen, de Mannheim et de Duisbourg, et partout il fit honneur à ce choix par des mémoires et des dissertations savantes. Voilà comme il passait ses jours dans l'activité, voilà comment il s'est acquis une renommée qui ne périra jamais. Le Duc Chrétien IV. saisissait chaque occasion de lui donner des preuves de sa faveur, et quoiqu'après la mort de ce Prince il se laissât persuader de quitter sa place pour défendre, près de la chambre souveraine de l'Empire à Wetzlar, certains droits du grand Consistoire réformé, le Duc Charles II. le rappela néanmoins avec magnanimité, le décida à venir reprendre sa place après une année d'absence et le revêtit dans la suite du titre de Conseiller aulique. Lorsque l'âge commença à affaiblir les forces de Crollius, on lui donna pour le seconder dans ses travaux de Professeur:

1) Jean Adam Weber, 1788 — 1789, et
2) Jean George Faber, 1789 — 1790;

mais Crollius ne jouit pas longtems de ce soulagement, il décéda le 25. Mars 1790, et son Collégue Jean George Faber, qui fut aussi son successeur, pu-

blia d'abord après sa mort: *Memoria Georgii Christiani Crollii*, écrit qui contient plusieurs notices intéressantes sur ce savant et sur sa famille. Parmi le grand nombre de mémoires que Crollius a fournis à différens ouvrages périodiques, surtout aux dissertations des Académies des sciences du Palatinat, nous ne citerons que ceux qui sont imprimés à Deuxponts et concernent seulement l'histoire de notre pays et de l'auguste maison de nos Princes; savoir:

1) *Genealogia veterum Comitum Gemini pontis.*
2) *Origines Bipontinae*, 2 Vol.
3) *Oratio de Homburgo, Westrasiano castro et oppido.*
4) *Diss. de illustri olim bibliotheca ducali Bipontina.*
5) *Historisch - rechtliche Gedanken von dem Ursprung des Pfaelzischen Muenzregals.*
6) *Verbesserte Probe einer vollstaendigern und richtigern Pfaelzischen Geschichte in einer Nachricht von der Elisabeth von Spanheim, Pfalzgraven Ruprechts Pipan Gemahlin etc.*
7) *Erlaeuterte Reihe der Pfalzgraven von Achen oder in Niederlothringen.*
8) *Disputatio de clausula Art. IV. pacis Rysvicensis ad Ducatum Bipontinum non pertinente.*
9) *Scholae illustris olim Hornbacensis nunc Bipontinae historia. Prolusio I.*
10) *De antiqua Musarum Bipontinarum in principes pietate.*
11) *Commentarius de Cancellariis et Procancellariis Bipontinis.*
12) *Memorabilia de Bernhardo Hertzog.*
13) *Von Vermaehlungen Herzogl. Fraenkischer und Rheinpfalzgr. Erbprinzessinnen mit auswaertigen Fuersten.*
14) *Westricher Abhandlungen*, 1. *Stueck von den Grafen von Luetzelstein.*
15) *Erster Versuch einer erlaeuterten Geschichte der aeltesten Anherren des Bayrischen Hauses.*
16) *Denkmahl Carl August Friedrichs.*
17) *Dass die Pfalzgrafen bei Rhein noch vor der Wittelsb. Regierung die ersten welt. Kurfuersten und Reichs - Erz - Truchsesse gewesen etc.*

18) *Neue Zugaben zu der erlaeuterten Reihe der Pfalzgraven bei Rhein und zu Achen.*

6) Jean George Faber. 1790 — 1811.

Un savoir profond et la multiplicité de ses connaissances le rendirent digne d'être le collégue et le successeur de son ami Crollius. Egalement natif de Deuxponts, il avait commencé ses études dans l'Institut dont il devint ensuite le Directeur. Il étudia la Théologie à Franeker, soutint avec honneur dans sa ville natale l'examen que doivent subir les candidats; mais il retourna de suite en Hollande, où il soigna l'éducation de quelques jeunes gens de distinction, d'abord à Groeningue, puis à Amsterdam. Il s'engagea pendant cet intervalle dans une dispute littéraire, parce qu'il défendit par une brochure, rendue publique, le Droit naturel, publié par le Professeur van der Mark, et cette circonstance le décida à quitter de nouveau la Hollande pour venir dans sa patrie chercher une place, qu'on se fit aussitôt un plaisir de donner à ce jeune lettré. Il fut d'abord Régent de l'école latine de Bergzabern, puis Pasteur à Hornbach, à Waldmohr et enfin à Contwig. Ce fut de cette dernière Paroisse qu'il se rendit à Deuxponts, où il devint Professeur de la première classe, Membre du grand Consistoire réformé et ensuite Directeur du Gymnase. L'Ecole recouvra en lui ce qu'elle avait perdu par la mort de Crollius; il se voua entièrement à sa nouvelle vocation, et employa les efforts les plus soutenus pour se rendre utile à tous égards et bien mériter de la jeunesse. Mais un évènement facheux vint bientôt après, si non interrompre, aumoins retarder ses doctes travaux: la guerre de la révolution française étendit ses ravages dans nos contrées; le bruit des armes empèchait d'effectuer ce qu'on ne peut attendre et exiger qu'au sein d'une douce paix. Les Professeurs furent privés de leurs traitemens pendant plusieurs années; cependant ils ne quittèrent pas leurs fonctions, et s'efforçaient au contraire de soutenir un Etablissement qui, sans le patriotisme de ces dignes Instituteurs, se serait indubitablement dissous. Le Directeur Faber vit encore quelques années plus paisibles; mais les fruits lui en furent inoppinément enlevés: il mourut le 15. Août 1811.

Les différens ouvrages de ce savant sont connus en Allemagne. Il publia entr'autres dans le Duché de Deuxponts:

1) Un recueil de sermons, qu'il avait tenus dans différentes circonstances.
2) Un cathéchisme à l'usage de la jeunesse reformée.
3) Un persifflage piquant et rempli de saillies d'esprit, intitulé: *Die Religion eines ehrlichen Mannes.*
4) Une dissertation dont il a été parlé plus haut: *Memoria Crollii*, accompagné de notices historiques sur les familles des Professeurs Johannis, Embser.

II. Correcteurs et Professeurs de la seconde Classe.

1) Wendelinus Jung, 1706 — 1712.
Il fut appelé ici avec le Prorecteur Wahl, devint ensuite Recteur du Gymnase de Trarbach et obtint enfin la même place auprès du Gymnase de Worms.

2) Jean Valentin Kraft, 1712 — 1718.
Il était natif de Darmstadt, eut d'abord la seconde et la troisième classe; mais le nombre des écoliers ayant été jugé trop considérable, on lui donna la seconde seule: il devint dans la suite Pasteur luthérien à Hornbach.

3) George Chrétien Woytt, 1718.
Il était d'Edenkoben, ne resta qu'une année en place. Il était auparavant Régent en troisième. Un de ses descendans, qui dans des tems plus récens a occupé une cure allemande à Londres, est connu du monde savant.

4) Jean Adam Flessa, 1718 — 1722.
Saxon de naissance, qui joignait à un caractère doux et engageant les

plus belles connaissances et savait s'en prévaloir pour le bien de la jeunesse. On se vit néanmoins dans le cas de renoncer à ses services, en vertu de la convention passée en 1770 entre les deux partis protestans du Duché de Deuxponts et ratifiée par le corps Evangelique. Il retourna en 1772 muni de certificats très honorables à Baireuth sa ville natale, où il devint Professeur d'histoire et de Mathématiques, et mourut enfin comme Recteur du Gymnase d'Altona.

5) JEAN LAURENT HOLZ, 1722 — 1752.

Il était d'Oberingelheim dans le Palatinat, et avait été appelé de l'Université de Bâle à venir remplir ici la chaire de Logique et de Mathématiques, places dans lesquelles il s'acquit la reconnaissance et l'estime de tous ceux qui ont joui de son instruction. En 1752 il fut nommé Membre de l'administration des biens ecclésiastiques, et mourut comme émérite en 1771.

6) FRÉDERIC EXTER, 1753 — 1774.

Ses ancêtres avaient occupé des emplois ecclésiastiques dans le Duché de Deuxponts dès les tems de la réformation. Il nâquit en 1714 à Oberhausen près de Bergzabern. Après avoir fréquenté le Gymnase il fut admis au *Collegium Erasmicum* à Bâle, où il étudia jusqu'en 1734, après quoi il fut Précepteur des enfans du Baron de Schorrenbourg, puis de ceux de la Baronne de St. Ingbrecht. Peu après il succéda à son père, décédé dans sa paroisse de Drussweiler; fut en 1747 nommé Correcteur à Meisenheim et six années ensuite appelé à la même charge à Deuxponts, où il s'acquit une grande renommée. Son savoir profond le fit élire Membre de l'Académie des sciences du Palatinat, et peu après il obtint voix et séance dans le grand Consistoire réformé. Il donna depuis 1760 en 1771 ses soins à l'instruction des Comtes de Forbach (Barons de Deuxponts) et eut aussi pendant cet intervalle l'honneur de contribuer à l'éducation de Sa Majesté notre bien aimé souverain, honneur qu'il pouvait considérer comme une grace particulière de son Prince. Sentant les approches de la vieillesse, il se retira en 1774 pour passer le reste de ses

jours dans la tranquillité; mais il conserva son traitement entier. Il ne vécut pas pour celà dans l'oisiveté, au contraire il s'occupa toujours de son étude favorite en continuant d'instruire non seulement les pages du Duc; mais aussi ses anciens élèves, dans l'histoire et la géographie. Il assista dans sa 72 année au jubilé de l'Université de Heidelberg, et termina enfin sa carrière le 12 Décembre 1787. Ses écoliers pleurèrent la mort de ce digne Professeur et exprimèrent leurs regrets dans un poëme intitulé: Empfindungen bei dem Grabe Friedrich Exters, ꝛc.

On remarque au nombre des écrits qu'il a laissés:

1) *Programma de studio nummorum recentiorum et suavi utili. Biponti* 1754.

2) Sammlung von Pfälzischen Münzen und Medaillen. 2 Vol. Zweibrücken. 1759 — 1775.

3) *Vita celebris chalcographi Ferdin. de St. Urbano Norimb.* 1770.

7) Marc Erneste Henri Berckmann, 1775 — 1806.

Natif de Lichtenberg près de Cousel, où son père était bailli. Après avoir acquis dans le Gymnase de Gruenstadt les connaissances préparatoires requises, il étudia pendant plusieurs années à Altdorf. Il fut à son retour Vicaire de la paroisse luthérienne à Deuxponts, et peu après, à la recommandation du grand Consistoire réformé, il obtint la quatrième, ensuite la troisième et enfin la seconde classe du Gymnase. Il eut aussi voix et séance dans le grand Consistoire luthérien et la surveillance de la bibliothéque. Il mit tant de zéle à l'instruction de la jeunesse, s'acquitta si consciencieusement de ses fonctions, qu'il gagna l'amitié et la reconnaissance permanente du grand nombre d'élèves qui jouirent de ses leçons, pendant la longue série d'années qu'il fut au Gymnase. Ce digne vieillard quitta sa classe en 1806; mais l'habitude du travail, sa prédilection pour l'étude des langues anciennes ne lui permirent pas de rester oisif; il continua d'enseigner la langue grecque et hébraïque

jusqu'à ses derniers jours. Il quitta ce séjour terrestre pour aller jouir d'une meilleure vie le 23 Novembre 1816.

On a de lui deux dissertations exégétiques, imprimées à Deuxponts.

III. Régens de la troisième Classe.

1) Jean Hermanni, 1706 — 1712.

Il était de Wolfskehl dans le Grand-Duché de Darmstadt, tenait déjà depuis 1703 l'école luthérienne de cette ville; mais il ne satisfit ni dans l'une ni dans l'autre de ces places et fut transféré d'ici à Bergzabern.

2) Jean Valentin Kraft, 1712 — 1713.

C'est le même qui dans la suite eut seul la seconde classe.

3) Jean Henri Sebastian, 1714 — 1715.

Natif de Weimar. Après avoir étudié la Théologie et été reçu candidat, il devint gouverneur des enfans de Monsieur de Mauchenheim, grand Veneur à Hanau, après quoi, muni de lettres de recommandation du Consistoire de cette ville, il obtint la troisème classe; mais donna déjà sa démission l'année suivante et retourna dans sa patrie.

4) Philippe Jacques Schmid, 1714 — 1715.

Régent de la quatrième qui fut pendant une année chargé de tenir la troisième classe réunie à la sienne. Il était né à Meisenheim et avait étudié à Bâle. Il quitta l'école pour la cure de Lamsborn et mourut le 22 Oct. 1756.

5) George Chrétien Woytt, 1715 — 1718.

C'est le même qui obtint dans la suite la seconde classe.

6)

6) Jean Pierre Rau, 1718 — 1720.

Reçut sa démission en vertu de la convention dont il a été parlé, et devint Pasteur luthérien à Hundsheim.

7) Jean Godefroid Kuhn, 1721 — 1722.

Natif de Frankweiler. Il fut ensuite Pasteur à Minbach, où il mourut l'an 1769. Il avait étudié à Bâle.

8) Jean Nicolas Kern, 1722 — 1725.

Remplit cette place avec honneur pendant plus d'une année, au bout de la quelle il fut nommé Régent éffectif. Le Conseil ecclésiastique de Heidelberg l'appela peu après à l'école latine d'Alzey. Il devint dans la suite Correcteur et en 1752 Recteur du Gymnase de Heidelberg, où il mourut en 1758. Il était natif de Wœllstein. Vid. Histor. litt. de Gymnas. Heidelberg. p. 23.

9) Jean Chrétien Balbier, 1725 — 1730.

C'était un fils du Pasteur d'Odenbach, dont Crollius dit, en prenant congé de lui lors d'une promotion publique: *Summa semper in hoc adolescente fuit spes, summa ingenii indoles summaque industria.* Il étudia à Bâle, et trouva à son retour tout l'appui qu'il pouvait désirer, ses connaissances et son caractère doux et aimable lui servant par tout de recommandation. Quoiqu'il jouit à l'école de toute l'estime qu'il méritait, il préféra néanmoins l'état ecclésiastique; il prit donc la cure de Hundsbach, puis celle d'Ober-Moschel, où les Pasteurs ud ressort de Meisenheim l'élurent pour leur Inspecteur; il remplit cette charge pour le bien et l'utilité générale jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 21 Août 1759.

10) Jean Christophe Keller, 1732 — 1743.

Ce jeune homme était fils de Mr. Keller, Pasteur à Hornbach. Il se voua avec tant de zèle au service des Muses, qu'on avait lieu d'attendre les

plus beaux résultats de ses travaux; mais ses facultés physiques furent tellement affaiblies par les efforts de son esprit, qu'il décéda déjà le 2 Février 1743.

11) Jean Philippe Braun, 1744 — 1757.

Il ne remplit d'abord cette place que par intérim; mais il s'acquitta si bien de ses fonctions, qu'il obtint, à l'intercession du grand Consistoire, une nomination définitive du Duc, et fut en même tems chargé d'enseigner la Logique en prima. Il fit voir tant d'aptitude pour l'enseignement, était si entièrement dévoué à cette partie, qu'on lui donna le titre de Professeur; mais il ne voulut pas s'en prévaloir. Malheureusement que les forces de son corps ne répondaient pas à celles de son esprit, aussi mourut-il à la fleur de son âge. Il avait étudié à Marbourg et à Halle.

12) Jean Chrétien Kuhn, 1757 — 1760.

Il étudia à Bâle, et y prononça la première année, dans l'auditoire de l'université, un discours latin qui fut jugé digne d'être donné à la presse: ce discours est intitulé *Pastor bonus.* A son retour il obtint d'abord la seconde classe de l'école latine de Meisenheim, sa ville natale. Il écrivit pendant cet intervalle: **Erleichterte Anfangsgründe der lateinischen Sprache,** ouvrage qui ne fut pas imprimé; mais qui obtint l'approbation des connaisseurs et de ses supérieurs. Il fut appelé de Meisenheim à la quatrième classe du Gymnase, et ensuite promu à la troisième qu'il quitta pour la cure d'Ober-Moschel, où il termina ses jours le 9 Juillet 1784.

13) George Frèderic Louis Mueller, 1760 — 1764.

Il était né à Cléebourg, où son père, qui fut dans la suite Assesseur du grand Consistoire et Inspecteur de la classe de Cousel, était alors Pasteur. Il avait déjà enseigné pendant trois ans dans l'école latine de Bergzabern lors qu'il vint ici; il fut ensuite Pasteur à Odenbach et Inspecteur de la classe de Meisenheim. Cet homme est renommé par plusieurs écrits dans l'Allemagne savante, mais non autant qu'il le mérite; car tous ceux qui l'ont connu per-

sonnellement, le mettent au rang des premières têtes. Il n'y avait presque aucune branche des sciences qui ne lui fut familière, il possédait à fond plusieurs langues européennes et orientales et se voua encore, dans un âge déjà avancé, à l'étude du persan. Ses sciences favorites étaient les Mathématiques, l'Astronomie et la Botanique.

14) Marc Erneste Henri Berckmann, 1764 — 1775.

C'est le même qui eut ensuite la seconde classe.

Fréderic Chrétien Exter, 1775 — 1781.

Fils du Correcteur de ce nom. Il fut appelé ici de Meisenheim, où il tenait la première classe de l'école latine; eut la quatrième, puis la troisième classe du Gymnase avec l'attribut de Professeur. Pendant son séjour ici il mit au jour, en 1775, un poëme intitulé: Apolls Zuruf an das Zweibrückische Land, en 1777, un programme sur la pauvreté d'Homère. Il quitta ensuite sa place pour s'occuper entièrement avec son collégue Embser de l'édition des Auteurs latins et grecs, entreprise qui de toutes parts a rendu son nom célèbre. Il est mort à Mannheim en homme privé l'an 1817.

16) Jean Adam Weber, 1781 — 1788.

Elève de cette école, natif de Niederhausen près Deuxponts. Après avoir dirigé pendant quelque tems l'école latine de Cousel, puis celle de Meisenheim, il fut appelé à cette classe et enfin chargé, à cause de ses connaissances en philologie, de seconder le Recteur Crollius en prima; il reçut à cette occasion le titre de Professeur. Il accepta dans la suite la cure de Wolfersweiler, fut Président du Consistoire local de Cousel et vit encore au sein de ses amis qui l'estiment et le chérissent. Pendant qu'il donna ses soins à la première classe, la sienne fut desservie, de 1788 en 1790, par un Collaborateur, Charles Fréderic Bonnet, qui est encore maintenant Pasteur à Achtelsbach.

17) Jean Etienne Postius, 1790 — 1801.

Il était natif d'Annweiler, avait commencé dans cet Institut ses études, qu'il acheva à l'Université de Marbourg. Il fut à son retour vicaire de la paroisse réformée de Deuxponts, puis régent en quatrième et enfin dans cette classe. Son activité lui valut une augmentation de traitement et le titre de Professeur; il donna à cette occasion une brochure intitulée: Evens und Christi Versuchung. Il tint pendant le gouvernement de la République française, lors d'une soi-disant fête agraire, un discours qui fut ensuite imprimé et qui décèle une franchise rare, dans le quel il blâma publiquement plusieurs mesures du gouvernement français au préjudice du pays. Il mourut en 1801 sincèrement regretté de tous ses concitoyens.

IV. Régens de la quatrième Classe.

1) Jean Ulric Stéphani, 1706 — 1713.

Il était déjà à l'école latine de la ville depuis 1682, et lorsque le Gymnase eut été transporté ici son école fut considérée comme la quatrième classe; mais affaibli par l'âge, il était hors d'état de bien remplir ses fonctions, aussi lui donna-t-on d'abord un Collaborateur et enfin sa démission, en ne lui laissant que le tiers de son traitement, déjà assez mince. Il décéda le 28 Février 1716.

Jean Pierre Muth fut Collaborateur du Régent de 1706 en 1709.

2) Jean Henri Sébastian, 1713 — 1714.

Régent de la troisième classe qui, pendant une année, tint celle-ci avec la sienne.

3) Philippe Jacques Schmid, 1714 — 1715.

Nous avons déjà fait mention de lui en parlant des Régens de troisième

4) Guillaume Chrétien Spangenberg, 1716 — 1717.

Après avoir tenu cette classe pendant une année, il devint second Pasteur de Deuxponts et en même tems Membre du grand Consistoire réformé. Quoi qu'il fut très estimé, il désirait pourtant une place plus tranquille, et prit la cure de Walsheim, où il mourut le 7 Février 1739.

5) Jean Hermann Batilly, 1717 — 1718.

Devint en quittant l'école Pasteur à Contwig, où il décéda le 7 Février 1728 à la suite d'une longue maladie.

6) Jean Wernher, 1718 — 1719.

Fut d'ici appelé à la cure de Winterbach, puis promonté à celle d'Esenheim. Lorsque ce dernier lieu fut échangé avec le Palatinat, il devint Pasteur à Bretten et Hohensaxen, où il mourut en 1762.

7) Jean Jaques Bender, 1720 — 1739.

Il avait été antérieurement à Caub sur le Rhin, ensuite à Meisenheim, sa ville natale, où il était Régent de l'école allemande. On aurait pu faire un meilleur choix; car il ne possédait pas les talens requis, aussi fut-il enfin, malgré lui, renvoyé à Meisenheim et y mourut le 27 Décembre 1739.

8) Gerhard Rheinhold, 1739.

Natif de Brêmen, où il avait été auparavant organiste de l'église de St. Michel. Il était muni des plus belles recommandations du Docteur et Professeur Rhodius; mais la suite prouva combien peu il les méritait. On se vit forcé de lui donner sa démission la même année, surquoi il prit une place de copiste près de la Régence ducale et mourut en cette qualité en 1769.

9) Jacques Louis Stahelschmid, 1739 — 1747.

Il était de St. Goar, vint ici comme Précepteur des enfans du Baron de Fuerstenwaerther. Après avoir utilement exercé cette charge pendant quelques

années, il obtint la cure de Contwig et y trouva le repos en 1762.

10) Jean Chrétien Kuhn, 1747 — 1757.

C'est le même qui fut promu en troisième.

11) Jean Heracourt, 1757 — 1759.

Devint Régent dans cet Institut, où il avait autrefois commencé ses études. Il possédait un talent particulier pour l'enseignement, aussi le vit-on très à regret quitter l'école pour la cure de Freckenfeld. Ses ancêtres étaient venus dans le pays comme refugiés, lors de la révocation de l'édit de Nantes.

12) Marc Erneste Henri Berkmann, 1759 — 1764.

C'est lui qui enseigna plus tard en troisième et enfin en seconde.

13) Jean Abraham Mueller, 1764 — 1769.

Etait fils de l'Assesseur du grand Consistoire puis Inspecteur de la classe des Ministres de Cousel. Il avait acquis de si belles connaissances dans le Gymnase, qu'on lui confia l'école latine de Cousel, même avant qu'il eut fréquenté une Université. Il quitta cependant cette place au bout d'une année et alla étudier à Marbourg. A son retour il reprit son ancienne place, deux années après on lui donna la quatrième classe du Gymnase en le chargeant d'enseigner l'arithmétique en seconde. Il fut ensuite Pasteur à Minbach, Député de l'inspection de Deuxponts et, sous le gouvernement français, Président du Consistoire local établi à Minbach. Lorsque ce Consistoire fut dissout en 1815, par l'administration établie sur le pays de la part de l'Empire d'Autriche et du Royaume de Bavière, on donna à ce vénérable vétéran du Culte protestant l'inspection du District de Pirmasens. Quoi qu'on lui ait joint pour l'aider dans ses travaux son digne fils, l'Inspecteur des écoles, Philippe David Mueller, il montre néanmoins dans son grand âge un zèle infatigable pour le bien de l'Eglise.

14) Frédéric Chrétien Exter, 1770 — 1775.
Fut promu en troisième.

15) Jean Valentin Embser, 1775 — 1781.
Savant distingué dont la mort prématurée fut généralement pleurée. Il était né au moulin dit Bruckmuehl, non loin de Woerth en Alsace; avait commencé ses études dans l'école latine de Bergzabern, et les continua dans notre Gymnase. Après avoir passé toutes les classes et acquis de très belles connaissances, il s'arrêta quelque tems à Metz, chez Monsieur Michelet de Wadimont, après quoi il alla étudier à Halle et à Goettingue. Pourvu d'un riche trésor de sciences il devint en 1771, à la recommandation du célèbre Professeur Heyne, Maître de langue française à l'école des Cadets de Reval, et l'année suivante Gouverneur de Monsieur de Wrangel. Son père lui ayant pendant cet intervalle fait obtenir l'indigénat dans le Duché de Deuxponts, il se prépara à partir pour venir occuper la quatrième classe du Gymnase, à la quelle il avait été nommé. Il dirigea sa route par Petersbourg, Lubec, Hambourg, Amsterdam et Paris, et celà uniquement pour apprendre à connaître personnellement les savans les plus distingués de son tems.

Il remplit parfaitement l'attente qu'on s'était formée de lui, et se rendit très utile. non seulement dans sa classe, mais aussi dans la première, où il donna des leçons de style dans la langue allemande et dans la française, et où il enseigna, en l'absence du Recteur, l'Histoire, la Philosophie et les Mathématiques avec tant de succès qu'il obtint le titre de Professeur.

Nous avons de lui:
1) Alle Geisteskräfte sind bei jeder Kunst und Wissenschaft thätig. Zweibrücken 1775.
2) Philanthropische Gedanken über den Philanthropismus. Zweibrücken 1776.
3) Un sermon français qu'il prononça à Mannheim, portant en titre: Parallele de l'esprit de Dieu avec l'esprit du monde. Mannheim 1777.

4) Die Götzen unsers Jahrhunderts, erster Götze: der ewige Friede. Mannheim 1779. Ce traité, qui ne fut pas continué, était imprimé en allemand et en français.

Il s'occupa dans la suite, conjointément avec son collégue Embser, de la belle édition des auteurs grecs et latins, mais cette occupation, qui lui a acquis un nom immortel, l'obligea non seulement de quitter l'école, mais mina en peu ses facultés physiques au point qu'il termina déjà sa belle carrière en 1783, âgé de 25 ans.

16) Jean Etienne Postius, 1781 — 1791.
Il obtint ensuite la troisième.

17) Henri Hertel, 1791.
Recteur actuel de l'établissement. Il nâquit à Rathsweiler, près de Cousel, et se voua dès ses premières années à l'état ecclésiastique, sous la direction de son grand père qui était Pasteur de la paroisse. Il fréquenta le Gymnase avec une assiduité et une diligence exemplaires et se rendit, comblé des bénédictions du Recteur, à Marbourg avec le dessein de pénétrer toujours plus avant dans le sanctuaire des sciences. Il fut à son retour reçu avec des applaudissemens unanimes au nombre des Candidats du saint Ministère, et desservit ensuite peu de tems une cure comme Vicaire; mais sa prédilection pour l'enseignement le détermina bientot à entrer dans une autre carrière. Il eut premièrement l'école latine de Bergzabern et fut ensuite appelé ici, à l'intercession du Directeur d'alors. Pendant la révolution française il continua avec constance à remplir les fonctions de sa place, quoique la source d'où les professeurs tiraient leurs traitemens fut tout-à-fait épuisée. Il dirige actuellement tout l'établissement avec un zèle infatigable et qui produit les plus heureux succès. Il est aimé de ses Collégues, estimé du public, et tous ceux qui ont joui, ou qui jouissent encore de son instruction, lui vouent la reconnaissance la plus sincère et la mieux méritée.

In-

INSTITUTEURS PARTICULIERS.

a) Réligion.

Les écoliers des deux classes inférieures étaient tenus de fréquenter les catéchismes publics, que les Pasteurs tiennent pendant toute l'année à certains jours fixés. Une étude plus méthodique et plus étendue de la réligion fut donnée dans les deux premières classes de la manière suivante: Les Réformés furent instruits de 1706 en 1720 par le Recteur, et les Luthériens par le Conrecteur; de 1720 en 1757 les Luthériens furent réduits à l'instruction des catéchismes publics, les Réformés jouirent de celle du Recteur comme du passé jusqu'en 1738, où les Conseillers ecclésiastique du grand Consistoire de cette confession en furent chargés, moyennant une rémunération modique. Voici ceux qui furent choisis et nommés à cette fin:

1) Jean Charles Obermann, qui de la seconde cure fut promu à la première et était Conseiller du grand Consistoire, de 1738 en 1766.
2) Jean Fréderic Philippe Spangenberg, premier Pasteur et Conseiller du grand Consistoire, de 1766 en 1777.
3) Jean Nicolas Richter, également premier Pasteur et Conseiller du Consistoire, de 1777 en 1794.

De 1757 jusqu'au commencement de la révolution française, les élèves luthériens furent instruits dans leur Réligion par:

1) Jean Heracourt, Régent en quatrième, et
2) Marc.Erneste Henri Berkmann, qui de la quatrième classe monta jusqu'en seconde.

b) Professeurs particuliers de Mathématiques.

Quoique les Professeurs ordinaires fussent chargés de cette partie, le Duc Chrétien IV. souhaitant que les élèves y fissent de plus grands progrès chercha en 1768 à attirer de Jena ici le Professeur Succow; mais comme il ne voulut pas accepter sa nomination, on chargea successivement de cette instruction:

1) N. Hæckher, 1770 — 1773. Il enseignait la Géométrie, Trigonométrie et l'Architecture.
2) M. David Hermann Piehl, 1773 — 1774. Il avait été appelé ici de Goettingue.
3) N. Fritsch, 1774 — 1793. N'enseigna que la Géométrie pratique.

c) Maîtres de Langue française.

Ce ne fut que sous le Duc Gustave Samuel qu'on commença à s'occuper de l'instruction de la langue française dans l'Etablissement. Cette instruction fut d'abord confiée à différens Maitres, qui n'étaient que provisoires; mais enfin on en chargea, en 1730, les Pasteurs français de Deuxponts. Ces Pasteurs furent: Em. Claude Favre, N. Heimly et George Chappius. En 1737 on reçut M. Mangeot comme Maître particulier de cette langue. Ses successeurs furent: Henri Rangeard, N. Linet, Pierre Antoine Geofroi de la Roque, Jean Guillaume de Colomb de la Barthe et Fréderic Louis Collin, qui quitta cette ville en 1783 et occupe encore actuellement la cure d'Ulmet. On donna de nouveau cette place au Ministre français Louis Rudolphe Gabriel Piccard, qui partit pour sa patrie au commencement de la révolution française et est maintenant Pasteur de la cure de Thierrens en Suisse.

d) Maîtres de Dessin.

Il n'y eut point, dans cette période, de Maitre particulier, pour l'enseignement de cet art, dans l'intérieur du Gymnase; mais le Duc Chrétien IV. érigea

une Académie de peinture, composée de deux Artistes et d'un Directeur, et ouvrit gratuitement cette école à tous les élèves du Gymnase. Cet établissement fut dissout lorsque les Français prirent possession du pays. Les Membres qui le composaient étaient: M. de MANNLICH, Directeur, JACQUES le CLERC et M. MUELLER.

e) Maîtres de Calligraphie.

On ne commença à l'enseigner que sous Chrétien IV. Le premier Maître fut JEAN LOUIS ERB, qui eut pour successeur N. HEXAMER, écrivain de la chancellerie ducale.

f) Maîtres de Chant.

Un des Régens des écoles allemandes réformées de cette ville remplissait toujours cette fonction; c'était ordinairement celui de l'école des pauvres.

LES SCHOLARQUES ETAIENT:

I. de 1706 — 1720.

1) Le Professeur JOHANNIS.
2) L'Inspecteur luthérien FOLLENIUS.
3) Les Inspecteurs réformés MOELLENTHIEL, KESSLER et ZEPPER.

II. de 1720 — 1793

Le grand Consistoire réformé, auquel fut joint, depuis 1747, une Commission scholastique particulière dans laquelle se trouvaient toujours quelques Membres du Consistoire.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE.

Le lecteur indulgent passera quelques fautes d'impression qui se sont glisées dans ce traite; les plus conséquentes sont:

Premiere partie.

Page	12	ligne	9	Suédois, lisez *protestante.*
»	17	»	17	Edouard IV., lisez *Edouard VI.*
»	17	»	29	Chrétien, lisez *Christophe.*
»	18	»	5	2576, lisez 1576.
»	20	»	24 et 25	ubiquietate, lisez *ubiquitate.*

Seconde partie.

»	37	»	4	Christophe, lisez *Chrétien.*
»	40	»	24	fils, lisez *petit fils.*
»	40	»	28	Meisenheim, lisez *Deuxponts.*

Troisieme partie.

»	45	»	10	Correcteur, lisez *Conrecteur.*
»	46	»	21	Correcteur, lisez *Conrecteur.*
»	49	»	10	Correcteur, lisez *Conrecteur.*
»	51	»	9	Correcteur, lisez *Conrecteur.*
»	56	»	4	Embser, lisez *Exter.*